No subject

LES POËMES

DE L'AMOUR

ET

DE LA MER

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉ DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

LES

CHANSONS JOYEUSES

POÉSIES

DANS LA FORÊT

VARIATIONS SUR QUELQUES AIRS DE SHAKESPEARE

CHANSONS JOYEUSES

1 volume.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT. — [241]

MAURICE BOUCHOR

LES POËMES
DE
L'AMOUR
ET DE
LA MER

LA FLEUR DES EAUX — LA MORT DE L'AMOUR
L'AMOUR DIVIN

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13
1876

AV

I

LA FLEUR DES EAUX

ENVOI

Lorsque vous tournerez les pages de ce livre
Où de chers souvenirs ont tenté de revivre,
Peut-être aurez-vous honte en les y retrouvant,
Et me maudirez-vous de les jeter au vent
Pour la foule, insensible à mon chant triste et tendre,
Qui passe bruyamment sans voir et sans entendre.

C'est dans de longs regards qu'autrefois vous lisiez ;
Nos cœurs épanouis comme de frais rosiers
S'effeuillaient doucement par les soirs pleins d'étoiles ;
Et l'avenir, couvert d'impénétrables voiles,

Mystérieux pour nous jusques au dernier jour,
L'avenir où dormait l'oubli de tant d'amour,
Ne troublait pas le charme infini de nos rêves.
Et cependant la mer déroulait sur les grèves
Ses flots calmes, pareils à des moires; et nous,
En face de sa gloire émus, presque à genoux,
Écoutant son murmure et muets devant elle,
Nous prenions à témoin la Nature immortelle
De l'immortel amour qui nous avait unis.

Mais la mer a vaincu l'amour. Soyez bénis,
O temps à tout jamais passés de notre joie!
Sous un ardent soleil de pourpre qui flamboie,
En silence le long des flots retentissants
Je m'en vais comme une âme errante, et je me sens
Plus désolé, plus seul, et plus inconsolable
Que les vagues venant sangloter sur le sable.
A force d'écouter leur douloureuse voix
Plus triste que le vent dans les feuilles des bois,
J'ai cessé d'écouter la vôtre, ô bien aimée;
Et, sous le clair de lune endormie et pâmée,
Cette mer m'a paru si belle, que mes yeux
Égarés dans l'espace et perdus dans les cieux
Ne se sont plus tournés vers vos yeux tout en larmes.
Dites, quelle magie a d'assez puissants charmes
Pour glacer notre cœur et pour le dessécher?

Un coup de vent qui passe, un souffle d'air léger
A su déraciner la fleur de nos pensées
Et jeter dans la mer ses feuilles dispersées.
Vous souvient-il encor des derniers soirs de mai?
Nous étions seuls, debout. Dans mon rêve abîmé,
Je regardais au loin poindre les blanches voiles
Et sortir de l'eau fraîche un riche essaim d'étoiles :
Je songeais que le monde est divinement beau
Et je sentais dans l'air sourdre le renouveau;
Tout me semblait vivant, rochers, algues marines
Et flots voluptueux soulevant leurs poitrines —
Et vous pensiez: pourquoi nous sommes-nous aimés?

Oui, la mer a vaincu l'amour! Les yeux fermés,
Je revois ce passé que mon âme renie,
Et je ne comprends plus notre extase infinie.
Mais ne m'en voulez pas si j'ai tiré des morts
Notre bonheur ancien, et si j'ai sans remords
Parlé de cet amour plein de mélancolie
Dont nous ne saurons plus la sublime folie.
Ne me haïssez pas pour avoir à loisir
Ébauché dans mon deuil des rêves de plaisir
Et redit la chanson de ma vieille jeunesse.
Je pense à ce temps-là sans espoir qu'il renaisse;
Il ne renaîtra pas, je n'ai ni sang ni cœur.
Mais si, toute une nuit, perdant cette rancœur

De ne pouvoir aimer et d'être jeune encore,
Je peux tromper enfin l'ennui qui me dévore,
Croyant dans le silence et dans l'obscurité
Voir soudain apparaître un fantôme attristé
Qui me prend par la main, me regarde et m'embrasse
Avec un air si doux et d'une telle grâce —
Je crois sentir mon cœur battre comme autrefois.
Seul, pensant vous parler, j'ai des pleurs dans la voix ;
De nos chers souvenirs j'ai l'âme parfumée,
Et je vous aime encor de vous avoir aimée.

I.

L'air est plein d'une odeur exquise de lilas
Qui, fleurissant du haut des murs jusques en bas,
Embaument les cheveux des femmes.
La mer au grand soleil va toute s'embraser,
Et sur le sable fin qu'elles viennent baiser
Roulent d'éblouissantes lames.

Mauves ou violets, rouges et blancs, ils sont
Le sourire enfantin de la vieille maison
Que leur grâce a toute fleurie;
Les femmes Dieu sait où vont les cheveux au vent,
Et la mer étincelle au clair soleil levant
Comme une immense pierrerie.

O ciel qui de *ses* yeux dois porter la couleur,
Brise qui vas chanter dans les lilas en fleur
Pour en sortir tout embaumée,
Ruisseaux qui mouillerez *sa* robe, ô verts sentiers,
Vous qui tressaillerez sous *ses* chers petits pieds,
Faites-moi voir ma bien aimée !

Je ne la connais pas : pourtant — je l'ai juré —
En la voyant passer je la reconnaîtrai
A son pied mignon qui se cambre,
Au sourire, aux cheveux entortillés, pareils
Aux grappes des lilas qu'un baiser du soleil
Aurait faits blonds comme de l'ambre.

L'herbe sent bon, les fleurs ont les yeux demi-clos,
La lumière est joyeuse et danse sur les flots —
J'entends là-bas chanter un merle...
Oh ! puissé-je la voir, être son bien-aimé,
Et qu'elle porte au cœur une rose de mai
Ou des lilas couleur de perle !

II.

Je m'étais enivré d'espace et de ciel bleu ;
Tout ébloui, j'avais sur l'infini des ondes
Fatigué mon esprit de courses vagabondes :
Il me manquait encor la déesse du lieu.

Elle m'est apparue un jour, et j'ai fait vœu
D'aller chercher coraux et perles, tout au monde,
Pour embellir encor sa belle tête blonde —
Parce qu'il m'a semblé la voir sourire un peu.

Dans mes nuits sans sommeil je ne vois plus rien qu'elle,
Telle qu'elle a passé devant mes yeux, si belle
Avec ses grands cheveux royalement tordus;

Blanche comme l'écume éclatante des vagues,
Et fixant sur mes yeux ses yeux charmants et vagues
Qui reflètent la mer et le ciel confondus.

III.

Les feuilles dans les bois commencent à roussir,
Le ciel brûle, et la terre inquiète et farouche,
Comme pâmée, attend que le soleil se couche.

Une dernière fois, haletant de désir,
Il enveloppera les flancs de sa maîtresse
D'une resplendissante et féconde caresse.

Elle, accueillant l'époux avec un grand soupir,
Se roulera de joie au sein des folles herbes
Qui gardent son empreinte et ses poses superbes,

Et peu à peu, sentant qu'elle va s'assoupir,
La tête et les deux seins rejetés en arrière,
Laissera dans son corps s'infiltrer la lumière.

*
* *

Mais la brise marine est fraîche, les mouettes
Planent dans la clarté du pâle crépuscule,
Et la paisible mer en déferlant ondule,
Comme un ruban moiré, sur la plage muette.

Éveillez-vous, beaux yeux d'argent de la nuit brune,
Ouvrez-vous sur la mer, palpitez dans l'espace,
Joyeuses et riant à la voile qui passe,
Étoiles, doucement naissez une par une!

Je vous regarderai tremblantes, incertaines,
Surgir à l'horizon dans une brume exquise;
Puis vous resplendirez, et mon âme conquise
Vous aimera d'amour comme des sœurs lointaines.

*
* *

Heureux les jeunes cœurs qui, par de telles nuits,
Pourront s'épanouir sous les cieux éblouis ;
Qui, n'ayant pas vécu leurs floraisons dernières,
S'effeuilleront au vent des amours printanières !

Qui seront de beaux lis d'un éclat immortel,
Et qui parfumeront la montagne et le ciel...
Ils s'en iront s'asseoir, pensifs, sur la falaise,
Et, sans aucun remords, pourront s'aimer à l'aise.

Ils seront bien heureux et s'aimeront assez
Pour ne jamais songer à compter leurs baisers ;
Ils auront devant eux la mer, la nuit immense,
Et leurs amours voilés seront faits de silence.

*
* *

On entend un chant sur l'eau
Dans la brune:
Ce doit être un matelot
Qui veut se jeter à l'eau
Pour la lune.

La lune entr'ouvre le flot
Qui sanglote,
Le matelot tombe à l'eau...
On entend traîner sur l'eau
Quelques notes.

IV.

Le vent dans les rochers sifflait et mugissait;
Le monde en frissonnant se reprenait à vivre,
Et la mer immortelle au soleil bondissait
Comme un jeune cheval que le grand air enivre.

Secouant sa crinière épaisse vers les cieux,
Elle semblait hennir et se cabrer de joie;
Et dans la liberté roulaient les flots joyeux
Sous les baisers pourprés du matin qui flamboie.

Et mon cœur s'est levé par ce matin d'été;
Car une belle enfant était sur le rivage,
Dardant sur moi ses yeux inondés de clarté,
Et sur sa bouche errait un sourire sauvage.

Toi que transfiguraient la jeunesse et l'amour,
Tu m'apparus alors comme l'âme des choses;
Mon cœur vola vers toi, tu le pris sans retour,
Et du ciel entr'ouvert pleuvaient sur nous des roses.

V.

TES YEUX

Tes yeux sont deux saphirs verts
Ou deux émeraudes bleues
Qui rejettent à cent lieues
Les louanges de mes vers.

C'est la mer phosphorescente,
Car on y voit luire encor
Plus d'une étincelle d'or
A nos yeux éblouissante.

Et moi, songeur devant eux
Et cherchant à les comprendre,
Jamais je ne pourrais rendre
Le mystère de tes yeux ;

Car leur cruelle ironie
Qui brille et sourit sans fin
Se mêle au charme divin
D'une tendresse infinie.

VI.

J'ai rencontré mon idéal
En me promenant par la vie;
De son doux sourire amical
Mon âme est à jamais ravie.

Ce matin je l'ai rencontré;
L'océan chantait sur la grève,
Et dans leur langage sacré
Parlaient les cloches de mon rêve.

Les belles cloches de l'amour,
De la joie et de la jeunesse,
Qui de leur matinal bonjour
Me saluaient avec tendresse.

Elles disaient: « Marche en avant
Où le vert sentier te convie,
Au radieux soleil levant
Qui va sourire sur ta vie.

« Puisque le hasard t'a béni,
Que ton cri de ferveur première
Monte joyeux dans l'infini
Comme un salut à la lumière.

« Pour toi, tout s'emplit de chansons
Dans la nature maternelle,
Et nous mêlons à leurs doux sons
Notre grande voix solennelle. »

Moi, le visage tout en pleurs,
J'écoutais les cloches mystiques,
Et je marchais parmi les fleurs,
Le cœur plein d'étranges musiques.

VII.

ÉLÉGIE

Les gouttes de mon sang, dans l'herbe où tu chemines,
Feront germer des fleurs roses et purpurines;
Et les pleurs que mes yeux versent comme il te plaît
Feront croître des fleurs plus blanches que le lait.

Si bien que mes douleurs embelliront la terre;
Ce que je souffrirai sera pour te mieux plaire,
Et mes plaintes d'amour et mes tristes aveux
Feront plus doucement voltiger tes cheveux.

VIII.

Je mettrai sur ta bouche entr'ouverte et fleurie
Plus de baisers qu'il n'est d'étoiles dans le ciel;
Je t'envelopperai d'un amour éternel
Afin qu'à tout jamais ta beauté me sourie.

Devant tes pieds mignons — tout grâce et moquerie —
Je m'agenouillerai; car ton corps est l'autel
Où ton âme apparaît en son lustre immortel,
Chère, et tous mes regards te seront flatterie.

Sans cesse mes baisers réchaufferont tes mains,
Et j'ensemencerai de roses les chemins
Où tu devras passer — pour t'embaumer la vie.

Et des musiciens invisibles seront
Toujours prêts à fêter ton oreille ravie,
Si quelque léger pli se formait sur ton front.

IX.

I

La mer tranquille et grande, reine
Trônant parmi les horizons,
Dorée au soleil et sereine,
Pleine de profondes chansons;

Et les flots venant mourir, presque
A nos pieds, chantants et joyeux :
Le spectacle est très-pittoresque,
Feront observer des bas-bleus.

II

Une amoureuse délicate
Avec des caprices félins,
Tendre comme un enfant qu'on gâte,
Caressante, et les yeux câlins,

Qui vous a pris toute votre âme
Et la tient dans ses frêles doigts :
Agréable petite femme,
Diront les gens tout d'une voix.

X.

Je t'aime comme la santé,
Comme la vie et la lumière,
Et comme l'immortalité
Que revendique une âme fière.

Auprès de toi tout est commun,
O délicate fleur des choses!
Tu es douce comme un parfum
Et je t'aime autant que les roses.

Quelle musique peut valoir
Ta démarche légère et folle?
Tu distances le vent du soir
Et tu fuis comme une parole.

Mes vers, la nuit comme le jour,
Pour chanter ta grâce suprême
Iront vers toi ; ô mon amour,
Si tu savais comme je t'aime !

XI.

La nuit était tranquille et ténébreuse; à peine
Quelques étoiles d'or illuminaient l'ébène
De ses grands cheveux déroulés,
Qui sur mon cher amour, douce face éblouie,
Et tout comme une fleur du soir épanouie,
Secouaient des parfums ailés.

Nous marchions tous les deux dans une extase telle
Que les anges trônant dans leur gloire immortelle
N'en savent pas la volupté,
Et que le bruit divin de leurs luths est, je pense,
Moins doux qu'un amoureux et qu'un profond silence
Par une sombre nuit d'été.

Et notre jeune amour, naissant de nos pensées,
S'éveillait sur le lit de cent roses glacées
Qui n'avaient respiré qu'un jour;
Et moi je lui disais, pâle et tremblant de fièvre,
Qu'on nous verrait mourir le sourire à la lèvre
En même temps que notre amour.

XII.

MADRIGAL

Les royaumes des rois sont grands,
Si grands qu'on peut s'y perdre à l'aise,
Mais ils finissent — n'en déplaise
A la fureur des conquérants.

La mer est bien large sans doute
Et bien profonde, mais on peut
En trouver le fond, si l'on veut,
Et même la mesurer toute;

Là-haut, le grand ciel éclatant
Vers qui l'œil ébloui s'élève
Paraît immense; mais le rêve
En fait le tour en un instant.

Le rêve ! c'est que la pensée
Est plus vaste que l'univers,
Lorsque sur l'aile d'un beau vers
Elle est éperdûment lancée.

Eh bien ! l'essor est limité
Des plus aventureux génies;
Il n'est de choses infinies
Que mon amour et ta beauté.

XIII.

Ayant appareillé pour le pays du rêve.

(Raoul Ponchon.)

Nous nous aimerons au bord d'un sentier
Où l'herbe soit haute, et fraîche, et bien douce,
Ou dans les grands bois, sur un lit de mousse...
Nous nous aimerons dans le monde entier !

Nous nous en irons éperdus, en rêve,
Ne comprenant rien aux bruits d'ici bas,
Nous aimant toujours, ne nous parlant pas,
Sur un océan qui n'a point de grève.

Nous n'aborderons nulle part : toujours
Un bonheur tranquille, ineffable, immense ;
Et le vent des cieux, plus doux qu'un silence,
Nous murmurera des chansons d'amour.

XIV.

Amour, pensers d'amour, rêves subtils et doux,
De l'air tiède du soir flottantes rêveries,
Roses qui parfumez nos visions fleuries,
Venez-vous en vers nous qu'on appelle des fous!

Fous de joie et d'amour! — Moi, j'étais à genoux,
Les mains jointes, comptant les secondes bénies,
Et parfois, m'éveillant d'extases infinies,
Du vent qui vous baisait je me sentais jaloux.

Que se passait-il donc en ces deux âmes vierges?
Mais les étoiles d'or luisaient comme des cierges;
La brise soupirait le lied aérien

D'une mélancolique et discrète infortune;
La mer calme venait mourir au clair de lune,
Et nous nous aimions tant que nous ne disions rien.

XV.

Mignonne, es-tu dévote et fais-tu ta prière?
Fais-tu ton examen avant de te coucher,
Et te reproches-tu comme un vilain péché
De nous être embrassés une journée entière?

Quand un vague sommeil alourdit ta paupière,
Quel nom murmures-tu? quel oiseau passager
Te traverse la tête, et quel mot messager
S'envole de ta lèvre, en soufflant ta lumière?

C'est — je le gagerais, moi qui rôde alentour —
L'amour, le fol amour et l'éternel amour !
Car je sens sur mon front passer une caresse.

Et toi, pure dans l'ombre où tu vas sommeiller,
Tu poses tes cheveux nattés sur l'oreiller,
Et dans ton petit lit tu pleures de tendresse.

XVI.

A long, long kiss, a kiss of youth and love.

(BYRON.)

Ce jour-là, vous songiez. Qui pouvait remplir, chère,
De si profonds pensers votre tête légère?
J'allai derrière vous sur la pointe du pied,
Et je mis un baiser très-long, très-appuyé,
Sur votre cou de neige où finement ondoie
Un petit cheveu blond comme une fleur de soie.

XVII.

O ma chère, qu'il t'en souvienne ! Et qu'il te plaise,
En tes pensers, de voir souvent cette falaise
Où l'on respirait l'air libre et puissant du ciel ;
Où, les yeux étonnés d'un spectacle éternel
Et l'oreille attentive aux immenses murmures
De l'Océan, du vent qui passe et des ramures
Des grands arbres tordus au vent du ciel, couchés
Dans la fougère, ayant à nos pieds les rochers
Et la plage — en rêvant nous laissions fuir les heures...
Souviens-toi comme hier, quand je te dis : « Tu pleures,
Et pourquoi pleures-tu quand nous nous aimons tant ? »
Un sourire passa sur ta bouche, emportant
La tristesse d'un cœur qui contient trop de choses.
Et tes lèvres de pourpre étaient deux belles roses

Qui me tentaient la bouche et riaient à plaisir.
Comme un avare, j'ai prolongé mon désir,
Muet, t'enveloppant d'un regard tout entière ;
Tes beaux cheveux étaient inondés de lumière,
Et tes yeux à travers tes cheveux emmêlés
Apparaissaient — comme des bluets dans les blés!

XVIII.

Je meurs d'amour, je suis amoureux comme un chien.
Oh! donne-moi ta bouche, et meure sur tes lèvres
Ton rire virginal! — Non, rien au monde, rien
Au monde n'éteindrait tout le feu de mes fièvres.

Jusqu'ici, l'œil perdu au ciel, et triomphant
Si je pouvais au cœur me piquer une rose
Échappée à tes doigts, naïf comme un enfant,
Je t'aimai sans vouloir ni songer autre chose.

Mais à présent je veux t'adorer à genoux
Et rester devant toi le front dans la poussière,
Respirant le parfum si cruel et si doux
De ton merveilleux corps rayonnant de lumière.

Je veux baiser tes pieds comme les pieds des dieux
Et je veux sangloter d'amour sans fin ni trêve,
Et vendre à qui voudra ma place dans les cieux
Pour presser dans mes bras la chair qui fut mon rêve.

XIX.

S'il me fallait mourir le premier soir d'amour
Où ton âme serait fiancée à la mienne,
Où ton corps, éclatant de la splendeur du jour,
A mon corps enlacé comme par une chaîne,
Me livrerait ses chairs superbes, ses seins blancs
Dont les pointes sont des rubis étincelants,

Avec sa large hanche à l'opulent contour
Et ses jambes d'ivoire amoureuses et fines;
S'il me fallait mourir par ce beau soir d'amour
Dans un enivrement de voluptés divines,
Je n'hésiterais pas, et mon cœur tourmenté
Dans un instant mettrait toute une éternité.

Et je me coucherais, pour ne plus m'éveiller,
Sous des rideaux de pourpre et parmi les dentelles;
Je poserais mon front brûlant sur l'oreiller,
Et, quand j'aurais goûté tes caresses mortelles,
Je baiserais ta bouche et je m'endormirais
Dans le tiède parfum de ton corps jeune et frais.

XX.

LA NUIT BIENHEUREUSE

**En écoutant les voix amoureuses du soir,
Nous demeurions pensifs, votre main dans la mienne ;
En écoutant le bruit des vagues — sans les voir —
Et c'est le plus doux soir dont mon cœur se souvienne.**

**En respirant l'odeur des puissantes forêts,
Je vous vis approcher, pâle et tout oppressée ;
En respirant la nuit et ses parfums si frais,
C'est la meilleure nuit que j'aie encor passée.**

En entendant soudain chanter un rossignol,
Je vous baisai la joue et vous baisai la bouche;
En l'écoutant chanter et pleurer comme un fol,
Vous n'aviez pas souci de vous montrer farouche.

Oh! bénis à jamais soient tous ces bruits du soir,
Et l'odeur des forêts soit à jamais bénie;
Béni, le rossignol que nous ne pouvions voir
Et qui troubla ton cœur avec son harmonie.

XXI.

En revenant, je regardais
Le ciel étincelant d'étoiles
Qui balançait, somptueux dais,
L'azur et l'or de ses grands voiles.

En suivant les sentiers en fleurs
Je chancelais comme un homme ivre;
Il nous tire de larges pleurs,
Le premier jour qu'on se sent vivre.

Je marchais les yeux éblouis,
Perdu dans la splendeur des choses;
A mes rêves épanouis
Se mêlaient des senteurs de roses.

Je me rappelais son baiser
Et sa souple taille qui ploie;
Et mon cœur prêt à se briser
Éclatait en sanglots de joie.

XXII.

LE DUO DES AMOUREUX

I

Voici finir le doux crépuscule, et les merles
Dans les bois verts, là-bas, sifflent le bec au vent ;
Les gouttes de rosée en tombant sont des perles
Qui miroitent dans la lumière du levant.

II

Je me suis éveillée avec l'aube, et mon âme
A, par trois fois, chanté vers toi son chant d'éveil ;
On dirait que dans l'air embaumé, le cinname
Ou l'encens flotte, et monte, et se dore au soleil.

I

C'est un léger brouillard qui voltige et tournoie,
Mais l'éther pur va luire, éblouissant et bleu;
Et nous irons fêter ta jeunesse, et la joie
Du vierge Amour, l'exquis et cruel petit dieu.

II

Et quand le doux midi sonnera, par volées
Joyeusement dans l'air les cloches tinteront;
Nous aurons l'ombre épaisse et verte des allées,
Et mon libre baiser chantera sur ton front.

XXIII.

L'AUTRE NUIT

L'autre nuit, j'ai cueilli la rose de mon rêve ;
Par cette belle nuit, je n'étais soucieux
Ni des étoiles, ni du vent capricieux
Qui siffle une chanson que jamais il n'achève.

Aux mystiques rayons d'un amour éternel
J'ai vu la fleur mystique heureusement éclose,
Et quand mes doigts tremblants ont effeuillé la rose,
Les pétales se sont envolés dans le ciel.

Comme des papillons de pourpre aux ailes fines
Ils ont tourbillonné dans l'espace infini :
Et le souffle du soir, odorant et béni,
Les a dispersés tous vers les hauteurs divines.

Mais il en est resté dans l'air tiède et léger
Je ne sais quel parfum dont s'imprégnait mon être;
Je me sentais mourir et sans cesse renaître
Dans l'océan d'amour où je m'étais plongé.

Oh! que tout change, et qu'un nouveau soleil se lève;
Que sur les mondes morts plane le temps vainqueur;
Jamais je ne pourrai me l'arracher du cœur
La nuit où j'ai cueilli la rose de mon rêve.

XXIV.

Mignonne, il est des hypocrites
Qui effeuillent des marguerites
Dans l'herbe et le long des sentiers,
Qui n'osent entamer leur rêve
Du bout des dents, geignent sans trêve
Et soupirent des mois entiers.

Ils n'écoutent pas les murmures
Qui glissent parmi les ramures
Et leur devraient troubler le cœur ;
Et leurs corps sont vraiment des marbres
S'ils ne voient pas frémir les arbres
De je ne sais quelle langueur.

Ah! crois moi, puisque la jeunesse
Nous fait déborder d'allégresse,
Allons au bonheur sans détours;
Levons tant de mystiques voiles,
Et laissons luire les étoiles
Sur nos éblouissants amours.

Ah! mon cœur, tes lèvres, tes lèvres!
Pour éteindre l'ardente fièvre
Dont tous mes sens sont embrasés,
Donne-les-moi que je les baise,
Tes sanglantes lèvres de fraise!
Je les mangerai de baisers.

XXV

TES CHEVEUX

Défais tes cheveux, que l'on voie
Avec mille reflets de soie
Ondoyer leur flot qui descend,
Comme un soleil dorant les nues,
Sur tes blanches épaules nues
Et sur ton dos éblouissant.

N'y laisse pas mordre ton peigne;
Que le flot t'enlace et te baigne,
Et s'il te noie, eh bien, tant pis!

Permets à cette étrange houle
Qu'elle s'enroule et se déroule
Et ruisselle jusqu'au tapis.

Demeure immobile, statue
D'une chevelure vêtue:
Que ne puis-je, ivre de désirs,
Parmi l'or de tes folles boucles
Faire flamber les escarboucles
Et miroiter l'eau des saphirs!

Que tes cheveux versent de joie,
Et quelle lumière flamboie
Aux yeux éblouis et grisés!
Qu'ils sont fins, subtils et folâtres,
Comme la cendre autour de l'âtre
Fuyant au souffle des baisers!

Laisse mes doigts nerveux les tordre,
Ma bouche à belles dents les mordre!
Et si, lasse d'amour, tu veux
Que notre extase enfin s'achève,
Tu peux m'embaumer en plein rêve
Dans le linceul de tes cheveux.

XXVI.

« Vous m'avez appelée, et moi j'ai répondu ;
Sans compter, de baisers je vous ferai l'aumône !
Vous m'avez invoquée, et moi j'ai descendu,
Pour aller jusqu'à vous, les marches de mon trône.

« Ma chevelure d'or traîne derrière moi,
Elle n'a pas besoin de perles, d'escarboucles ;
Car le soleil, mon père, est un tout-puissant roi
Qui de mille splendeurs fit rayonner mes boucles.

« Pourtant, ne tremble pas devant ma majesté ;
Mon cœur est moins hardi que celui des gazelles,
Je n'ose pas songer à ma propre beauté
Et je n'ai point encor tenté d'ouvrir mes ailes.

« Et je veux à tes pieds jeter, ô mon amant,
Et ma toute-puissance et la grâce qu'on vante;
Ne t'agenouille pas, mais plutôt sois clément,
C'est moi qui devant toi suis prise d'épouvante.

« Songe que j'ai quitté l'olympe où je rêvais
Et que j'ai dénoué ma ceinture dorée;
J'ai tenté la fortune et le monde mauvais,
Et, faisant vœu d'amour, je ne suis plus sacrée.

« Je ne regrette pas cet amour maternel
Qui parfumait mon cœur et qui berçait ma couche,
Mais je veux que, pareils aux colombes du ciel,
Mille de tes baisers s'envolent vers ma bouche! »

XXVII.

Malgré tant de chansons sur tes yeux et ta bouche,
Je t'aime d'un amour presque immatériel,
Pur comme la rosée et comme l'air du ciel,
Et l'aile de mes vers avec respect te touche.

Car tu fais resplendir les matins enchantés
D'un éclat émané de ta beauté sans tache;
Pour chanter ta louange il faut que je me cache,
Et je m'adresse à toi comme aux divinités.

Et du vaste univers en toi palpite l'âme ;
Le soleil et les fleurs, la grâce de l'oiseau,
Tout cela vit en toi plus suave et plus beau :
Et la nature a pris la forme d'une femme.

XXVIII.

CHANSON

Nous sommes partis un matin ;
La menthe, l'iris et le thym
Mêlaient leurs senteurs pénétrantes ;
Nous allions vers les pays bleus
Pour cueillir des lis fabuleux
Et de mystiques amarantes.

Fleurs coquettes et fleurs des blés
Paraient ses cheveux déroulés ;
Mais on cueille sur les chemins
Plus de baisers que de jasmins.

Nous voulions écouter aussi
Rossignols, merles sans souci,
Toutes les voix de la ramée;
Même, pour les entendre mieux,
Dans un fourré silencieux
J'avais conduit ma bien-aimée.

Nous avons écouté, rêvé;
Mais sous bois nous avons trouvé
Plus de chansons que de pinsons,
Plus de baisers que de chansons.

XXIX.

Ave Maria! 't is the hour of prayer
Ave Maria! 't is the hour of love!

(Byron.)

On entendait encore au loin, dans l'air du soir,
Les derniers tintements des cloches de l'église;
En face de la mer je la menai s'asseoir
Et je lui dis : « Il faut aimer, c'est l'heure exquise.

« La mer silencieuse est comme un lac d'argent
Et les flots de la mer sont comme des sourires;
Mais les cloches du soir font seules de leur chant
Palpiter l'air salubre et frais que tu respires.

« C'est l'heure de l'amour qui passe dans les cieux,
Et voici s'éveiller au vent de l'harmonie
Les étoiles ouvrant doucement leurs beaux yeux
Comme des fleurs d'azur dans la plaine infinie.

« C'est l'heure de l'amour, ma bien-aimée, et c'est
L'heure de la prière ; à genoux sur la dure,
Tous les adorateurs de l'éternel, qui sait ?
L'implorent en tournant le dos à la nature.

« Mais nous les amoureux des étoiles, les cœurs
Épanouis au soir comme des fleurs étranges,
Nous pouvons contempler, loin des regards moqueurs,
Le ciel où nous voyons distinctement des anges.

« Des anges déployant leurs larges ailes d'or,
Jetant à pleines mains des roses sur la terre,
Qui chantent à voix haute en prenant leur essor :
« C'est l'heure de l'amour, l'heure de la prière ! »

*
* *

« Qui veux-tu que je prie, et de quel nom nommer
Le Fantôme créé par la terreur des hommes ?

Car nous sommes ici, nous, pour nous trop aimer,
Comme des amoureux et des fous que nous sommes !

« Et pour religion n'avons-nous pas l'amour ?
Et nous aimant, perdus sur la plage ignorée
Dans le silence et les ténèbres d'alentour,
Nous pouvons dire aussi que c'est l'heure sacrée ! »

XXX.

Pourquoi regardes-tu toujours l'horizon triste
Et les flots éternels qui roulent sur les flots?
Et toi tu me réponds : « J'écoute leurs sanglots,
Et la mer sombre et belle est comme une améthyste.

« J'écoute et je regarde ; et je demande au ciel
Pourquoi tant d'amertume et de mélancolie,
Tandis que dans notre âme ardente et recueillie
S'épanouit la fleur d'un bonheur immortel.

« J'écoute, me dis-tu, les plaintes infinies
Que murmure le soir, que chante le matin;
Je cherche à soulever le voile du destin,
Et mon esprit se perd au sein des harmonies. »

Ah! ne regarde pas la mer! ferme les yeux!
Ne brûle pas ton cœur à ce rêve de flamme.
La science est cruelle et nous défleurit l'âme :
Quand tu comprendras tout, m'en aimeras-tu mieux ?

Lorsque les flots viendront expirer sur les grèves
Ou mugiront au pied de quelque haute tour,
Ma femme, mon enfant, mon éternel amour,
Couche-toi sur mon cœur que j'y berce tes rêves!

XXXI.

Mais si cette nature est triste, que t'importe,
Et que m'importe à moi puisque nous nous aimons?
Tu sais bien que nos jours sont des feuilles qu'emporte
Le triste vent d'hiver qui souffle des grands monts.

Pendant que le printemps fait verdoyer les arbres,
Et qu'il nous met du sang au cœur, aimons-nous donc!
Assez tôt nous irons nous coucher sous les marbres,
A l'heure de l'oubli, du calme et du pardon.

Puisqu'un torrent de pourpre en tes veines ruisselle,
Puisqu'il dort sur ta bouche un baiser de velours;
Puisqu'il brille en tes yeux une vive étincelle
Qu'y jeta le soleil de nos jeunes amours,

Jouissons de la vie et ne soyons point sages
Malgré cette tristesse éparse autour de nous ;
Et laissons rayonner toujours sur nos visages
Le sourire divin qu'ont les amoureux fous !

XXXII.

M'aimes-tu ? le caprice ou le besoin d'aimer
Ne parlaient-ils point par ta bouche
Lorsque, la joue en feu, cheveux tombants, farouche,
En mes bras tu te vins pâmer ?

Ton incompréhensible et mystique sourire
Me trouble jusqu'au fond de moi,
Et malgré tout mon cœur, malgré toute ma foi,
Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

Le souffle de parfum, de musique et d'amour
Qui vers moi, chère, t'a portée,
Laissant seule veiller mon âme dévastée,
Doit-il tout me reprendre un jour ?

Ah! par les mots tombés de ta lèvre suave,
Et par tant de serments bénis,
Par cette douce nuit de plaisirs infinis
Qui m'a fait ton bien, ton esclave!

Par les vœux échangés à l'oreille devant
La silencieuse nature,
Par les sauvages fleurs dont tu fis ta parure,
Par le ciel où chantait le vent!

Garde jusqu'à la mort la parole donnée,
Car, la première nuit, le ciel
Plein d'étoiles, chargé d'ivresse et solennel
Fut témoin de notre hyménée.

XXXIII.

J'ai pendant longtemps caressé ce rêve
De poser mon front sur ta joue en feu,
Te laissant, le soir, un dernier adieu,
Mots inachevés que le cœur achève.

J'ai rêvé d'un long et tranquille amour,
De baiser tes mains aux longues soirées
Ou de caresser tes tresses dorées,
Et de nous aimer jusqu'au dernier jour.

Un calme foyer lorsque le soir tombe
Et que Février souffle à nos carreaux;
De vieux souvenirs, des rêves nouveaux,
Et, quand finiront ces rêves, la tombe.

XXXIV.

Ils sont morts jusqu'à l'âme, ils sont anéantis.

(Sully Prudhomme.)

Et nous coucher ensemble, immobiles et froids,
Nous étant plus aimés que les héros célèbres,
Et toujours égrenant avec nos maigres doigts
Le rosaire glacé des bonheurs d'autrefois,
Dans notre lit muet d'éternelles ténèbres.

Ah ! quelle volonté pourrait nous réveiller ?
Rien ne saurait tenter notre chair assouvie.
La trompette d'airain du jugement dernier
Ne ferait pas dresser nos fronts sur l'oreiller ;
Rien ne vivrait pour nous que l'ombre de la vie.

Nous n'aurions pas souci des lis nobles et purs,
Des immortelles d'or et des tendres pensées
Qui s'épanouiraient sur nos réduits obscurs ;
Et, dédaigneux du bruit et des soleils futurs,
Nous nous réfugîrions dans les gloires passées.

Car, vois-tu, nous aurions vécu jusqu'à mourir,
Car pour vivifier nos âmes épuisées
Nous aurions desséché les sources du désir ;
Et pour que nos deux cœurs pussent encor fleurir,
Où seraient le soleil, l'azur et la rosée ?

XXXV.

N'as-tu pas des frissons parfois ?
Ne sens-tu pas l'âme des bois
Se glisser dans ta chair frileuse,
Et, sinistre, pour te parler
Le vent des montagnes souffler
Dans ta chevelure houleuse ?

Que le monde est terrible et grand !
Mon esprit s'épouvante, errant
Parmi la blanche horreur des pôles...
L'air est aussi doux qu'un baiser;

Mais ne sentons-nous pas peser
L'atmosphère sur nos épaules ?

Deux pauvres petits amoureux
Cheminent dans un sentier creux,
Riant, trempés par la rosée
Dont le soleil fait des rubis;
Et tout le long de leurs habits
S'égoutte une pluie irisée.

Vois-tu partout où nous passons
S'écarter les branches? Buissons,
Taillis épineux, sombres haies
Qu'ensanglante la mûre, et fleurs
De toutes sortes de couleurs
Te savent amoureuse et gaie.

Mais le ciel nous regarde et suit
De son œil terrible qui luit
Nos gaîtés et nos rêveries.
Oh! baise-moi longtemps, longtemps;
Je veux, le cœur soûl de printemps,
Que dans les yeux tu me souries.

Ton parfum seul peut me guérir
Du mal d'ennui qui fait mourir,
Dont je suis la proie et la dupe
Je veux, muet, agenouillé,
Le front dans ta robe noyé,
T'embrasser à travers tes jupes.

XXXVI.

Non, les baisers d'amour n'éveillent point les morts !
Baise l'amour vivant de ta lèvre divine ;
Et le dernier soupir que rendra ta poitrine
Ne sera point chargé d'inutiles remords.

Non, les baisers d'amour n'éveillent point les morts.
N'en crois pas là-dessus les ballades anciennes !
Chantez, chantez toujours, lèvres musiciennes,
La chanson des amours qui vivent sans remords.

On ne fait point l'amour dans le lit froid des morts!
On ne se cherche pas des yeux dans la nuit noire.
N'en crois pas là-dessus quelque ancienne histoire ;
Sous terre on n'a pas plus d'amour que de remords.

Viens, aime-moi d'amour, ne pensons pas aux morts !
Ne montre pas le ciel de ta belle main blanche.
Cueilles-en les beaux fruits de l'amour, sur la branche
Où ne s'est pas glissé l'affreux ver du remords.

XXXVII.

> Tears, idle tears, I know not what they mean,
> Tears from the depths of some divine despair.
>
> (Tennyson.)

Je regardais la mer où venait se mirer
Une lune sereine et divinement belle ;
Tout à coup — quel penser m'effleura de son aile ? —
Je ne sais pas pourquoi, je me pris à pleurer.

Était-ce l'air du soir ? et des parfums, des charmes
Subtils et pénétrants m'avaient-ils su troubler ?
Étais-je trop heureux, et ne pouvant parler
Le trop-plein de mon cœur débordait-il en larmes ?

Était-ce le silence étrange d'alentour?
Était-ce donc qu'au bout de toute joie humaine
Nous attend une vague, une secrète peine
Qui soudain obscurcit les yeux brillants d'amour

Cette mer aux baisers de la lune pâlie
Devait-elle emporter mon aimée, et, pleurant,
Devais-je sur la plage ainsi qu'un spectre errant
Tendre les bras vers elle avec mélancolie?

Lisais-je en l'avenir l'histoire de mon cœur,
Et (séparation bien plus cruelle encore)
Prévoyais-je l'oubli, l'oubli qui nous dévore?
Hélas! la douce lune eut un regard moqueur.

Non, jamais! tant d'amour ainsi qu'une fumée
Ne peut s'évanouir et se perdre dans l'air,
J'en atteste le ciel et la profonde mer,
Et le charme infini de la nuit embaumée!

Ce n'était pas cela qui me faisait pleurer,
Et je pleurais pourtant par cette nuit sereine;
Et dans les flots d'argent qui palpitaient à peine
Je regardais toujours la lune se mirer.

XXXVIII.

L'automne est passé, l'hiver est venu,
L'automne est passé qui vers l'inconnu
Emporte bien loin nos mélancolies.

Doux ciel de l'hiver, ô pâle ciel bleu,
Que je t'aime! et comme auprès d'un bon feu
L'aile de nos cœurs frileux se replie!

S'il pleut sur la mer et s'il grêle, eh bien,
Nous nous enfermons, — nous n'en savons rien,
Et nous n'osons pas regarder les voiles.

Que les verts sentiers, tout blancs aujourd'hui,
Nous paraissent gais, et comme, la nuit,
Nous nous souvenons des blondes étoiles!

Nous nous rapprochons, nous nous aimons mieux...
La lueur du feu jette dans les yeux
Un éclair de pourpre et d'or qui flamboie,

Et si, le matin, le ciel se fait clair,
Dans son manteau blanc frissonne l'hiver
Tout illuminé d'un rayon de joie!

XXXIX.

SÉRÉNADE EN HIVER

La nuit est froide, mais si belle
Que, si ta beauté m'est rebelle,
Sur ta poitrine de satin
Où j'ai vu fleurir deux grenades
Je puis chanter des sérénades
Jusqu'au lever du bleu matin.

Je peux me morfondre, et redire
La grâce de ton doux sourire
Humide, velouté, vermeil, —
Si ta fenêtre reste close,
Et si ton joli museau rose
N'apparaît pas comme un soleil !

Et pourtant la bise me glace;
Et si tu me gardais ma place
A tes genoux, auprès du feu,
Que j'aimerais la nuit entière
Voir rayonner sous ta paupière
Les mille étoiles du ciel bleu!

La nuit est belle, mais glacée...
Que je l'aurais bien mieux passée
Là-haut dans le boudoir bien clos!
— S'il pouvait de cette croisée
Tomber l'amoureuse rosée
Des baisers sous tes doigts éclos!

Ma peine, hélas! est infinie.
J'ai, pour me tenir compagnie,
A chaque moustache un glaçon:
Oh! que ma prière te touche,
Et je jure que sur ta bouche
Je te finirai la chanson!

XL.

Après avoir marché sur la route durcie
Et sous le morne ciel noir comme du charbon,
Quand j'arrive chez toi, quand ma bouche transie
Cherche ta bouche où dort une odeur d'ambroisie,
Que les baisers sont froids, mais comme ils sentent bon !

Dans les plis de ta robe alors posant ma tête,
Je m'enivre longtemps d'amour et de chaleur :
C'est une heure divine et cependant muette !
Je vois s'ouvrir tes yeux comme des violettes,
Et ta lèvre sanglante est l'églantine en fleur.

Ton beau col et ta joue ont une grâce mièvre
Et qui n'appelle pas les caresses en vain;
Alors me monte au front la rougeur de la fièvre,
Tes doigts que j'aime tant se posent sur ma lèvre
Et c'est comme un baiser qui n'aurait pas de fin.

Le monotone bruit de l'incessante pluie,
Celui des flots, le vent passant comme un soupir,
Semblent le bâillement du monde qui s'ennuie;
Mais il est une fleur bien fraîche épanouie
Que je sais où trouver et que je peux cueillir.

XLI.

Réveille la vigueur de tes sens épuisés
Et laisse-moi t'aimer. Le sol est blanc de neige,
Mais ton sein n'est-il pas une éternelle neige
Que brûle le soleil pourpré de mes baisers?

O glorieuse neige, ô neige immaculée
Où deux roses boutons par miracle ont fleuri!
Tes yeux voudraient pleurer, mais ta bouche me rit
Comme le gai matin fraîche et tout emperlée.

Je sais bien qu'il fait froid, que le vent souffle et veut
Entrer par la fenêtre et par-dessous la porte;
Mais je te baiserai cent fois, et que m'importe
Si pour fourrure j'ai ton manteau de cheveux?

Est-ce mon âme, est-ce la tienne qui palpite?
Le vent souffle toujours et gémit pour entrer,
Et toi, chère, voulant te mieux faire adorer,
Devant moi tu te fais exquisement petite.

Va, je me roulerai sans honte sous tes pieds,
Et pour boire ton sang j'y collerai ma bouche,
Cependant que le vent lamentable et farouche
Pleure les rêves morts et les morts oubliés.

XLII.

AND GOOD NIGHT INDEED

« Bonsoir! la lune te protége
Et sourie à tes yeux charmés,
Et que mille étoiles de neige
Fleurissent tes cheveux aimés!

« Moi, je jalouserai la lune
Qui t'enveloppe de baisers...
Ne préfère pas cette brune
A moi, la blonde aux doigts rosés;

8.

« Ces doigts qui vont, la nuit prochaine,
Avec mille frissons nerveux,
Fondre la neige qui égrène
Tant d'étoiles dans tes cheveux ! »

Et je lui réponds : O ma chère,
Bonne nuit, dors paisiblement !
Que de beaux anges de lumière
Pour toi veillent au firmament !

Mais cache ta beauté sans voiles
A leurs yeux capables d'émoi ;
Je serais jaloux des étoiles
Si tu les regardais sans moi !

Et si leur lumière incertaine
Vient caresser ton front qui dort,
J'effacerai la nuit prochaine
Sous mes baisers leurs baisers d'or.

XLIII.

C'est une belle nuit glacée,
Une de ces froides beautés
Que l'on aime et qui font mourir;
Et je ne sais quelle pensée
En voyant les cieux argentés
M'est venue avec un soupir.

En sa splendeur froide et tranquille
Cette nuit d'hiver m'apparaît
Une jeunesse sans amour:
L'éclat d'une lune stérile
Me rend lugubre la forêt
Et fait un spectre de la tour.

Dans cette horreur silencieuse
Nous seuls vivons, nous seuls aimons
Qui portons une rose au cœur,
— Mais notre joie est soucieuse
Et la large brise des monts
Nous vient comme un souffle vainqueur.

Pour t'envelopper de jeunesse,
Qu'un souvenir d'avril ancien
Parfume ta nuque et ton front —
Aimons-nous, aimons-nous! tristesse,
Épouvante, n'y feront rien
Tant que nos lèvres s'uniront.

XLIV.

Le dernier oiseau de l'année
A chanté pour nous cette nuit,
Jusqu'à l'heure où la matinée
D'éclairs de pourpre environnée
Sur la pâle colline a lui.

Le tiède vent des mers lointaines
Est encor venu soupirer
Dans les forêts et sur les plaines,
Et, malgré l'hiver, les fontaines
Ont recommencé à pleurer.

Aussi, sous les noires ramures
Que dépouilla le vent du nord,
Le long des broussailles sans mûres
Nous avons ouï des murmures
Tristes et doux comme la mort.

Nous n'osions parler qu'à voix basse
Parmi le silence embaumé,
Voyant comme un rêve qui passe
Dans le mystérieux espace
Le spectre des vieux mois de mai.

Mais la bonne nuit nous apporte
Sans parfum d'herbe ni de fleurs
Un chant d'oiseau, de telle sorte
Qu'il fait en cette saison morte
Oublier les oiseaux siffleurs ;

Tous ceux qui, les ailes ouvertes,
Effleuraient les flots violets,
Ou qui du fond des masses vertes
Fêtaient les clairières désertes
De rondeaux et de triolets.

Mais le triste oiseau qui s'oublie
A chanter loin du printemps vert,
Jette dans l'âme recueillie
Une exquise mélancolie
Par de si douces nuits d'hiver.

XLV

Le stupide hasard qui gouverne le monde
Va t'emporter bien loin d'ici,
Et la mer te cachant au repli de son onde
Me sera sourde et sans merci.

Quand tu seras partie, ô chère bien-aimée,
Le ciel me verra chaque nuit
En vain tendre les bras vers la maison fermée,
Pleine de silence et d'ennui.

Les jours passés vivront en ma triste mémoire!
Dans l'ineffable horreur des bois,
Pour me chauffer le cœur je n'aurai que la gloire
De tous nos soleils d'autrefois.

Et que j'aurai d'ennui lorsque les violettes,
En la printanière saison,
Voluptueusement reposeront leurs têtes
Sur le satin vert du gazon !

Que tout me sera triste, et, dans la joie intense
Des oiseaux, du ciel et des fleurs,
Comme je trouverai funèbre cette danse
D'odeurs, de sons et de couleurs !

XLVI.

Car toi seule es pour moi la jeunesse du monde;
Tes yeux sont le soleil qui me brûle et m'inonde
Des plus sublimes voluptés.
Et ce sont tes cheveux qui parfumaient les roses
Que je piquais dedans, et les matins moroses
Par toi seule étaient enchantés.

J'ai rougi de mon sang ta bouche purpurine!
Je n'étais plus jaloux de la brise marine
Quand ma main bouclait tes cheveux,
Et quand mes yeux pleuraient sur les tiens, de tendresse,
Prenais-tu jamais garde au matin qui caresse
L'onde étincelante de feux?

Nous n'avions nul souci des choses de la terre;
Embarqués tous les deux sur la mer du mystère,
Nous flottions sur l'illimité,
Aux clartés de tes yeux, sans étoiles ni phare,
N'écoutant pas non plus l'éclatante fanfare
Que chantent les matins d'été!

Que ne sommes-nous morts ensemble dans la joie,
Ton cœur contre le mien, avant d'être la proie
Des mélancoliques remords, —
Tranquilles, rayonnants de jeunesse et de gloire,
Et les printemps futurs, gardant notre mémoire,
Auraient béni les jeunes morts!

XLVII.

Quel son lamentable et sauvage
Va sonner l'heure de l'adieu!
La mer roule sur le rivage,
Moqueuse, et se souciant peu
Que ce soit l'heure de l'adieu.

Des oiseaux passent, l'aile ouverte,
Sur l'abîme presque joyeux;
Le soleil dore la mer verte, —
Et je saigne silencieux
En regardant briller les cieux.

Je me sens déjà seul et vide,
Comme un esquif abandonné
Flottant sur un fleuve livide,
Qui traverserait, entraîné,
Plus d'un grand pays étonné.

Je vois que le moment s'approche ;
Et j'admire que le destin,
Insensible comme la roche,
Au ciel, gris et bleu, de satin
Fasse fleurir un tel matin.

XLVIII.

Le ciel tranquille sur nos têtes
Étalait son dais glorieux ;
Baissant leurs clairons, les tempêtes
Attendaient au fond noir des cieux.

Et les ténèbres solennelles
Qu'enrichissent quelques fleurs d'or,
Déployaient leurs lugubres ailes
Sur la mer calme qui s'endort.

Et nous demeurions face à face,
Immobiles comme les flots,
Silencieux comme l'espace,
Sans rire, larmes, ni sanglots.

Et je pressais ta main, plus blanche
Que la main d'un spectre évoqué;
Et ton front douloureux qui penche
A tout jamais semblait marqué.

Le clair de lune fantastique
De notre ciel était banni;
Le bruit joyeux de la musique
Ne troublait pas notre infini.

Tous deux nous nous taisions; que dire
Quand on pouvait encor s'aimer?
J'ai vu ton mystique sourire
Rêveusement se refermer,

Et sous leurs franges d'or soyeuses
Ne s'épanouir que bien peu
Tes prunelles, fleurs somptueuses
Faites de sombre velours bleu.

XLIX.

Elle devait partir au point du jour. Mes yeux
Voyaient fuir mon bonheur ainsi qu'une fumée!
Longtemps je regardai sa fenêtre fermée,
Comme un damné pleurant à la porte des cieux.

Et je pensai — chargeant d'un message amoureux
Pour la dernière fois la brise parfumée :
« La maison soit bénie où dort ma bien-aimée,
Puisse-t-elle rêver que nous sommes heureux,

Et les anges du ciel la prennent sous leur aile ! »
Le lendemain matin, quand je m'approchai d'elle,
Je vis bien qu'elle avait pleuré toute la nuit.

Puis, voyant le ciel rose et gris comme une opale,
Avec un grand soupir je baisai son front pâle,
Et cette vision blanche s'évanouit.

L.

Oh! par le ciel qui fut si tranquille et si bleu,
Par la mer qui baisait doucement le navire,
Par ces larmes d'amour où brillait un sourire,
Par le dernier salut et le dernier adieu ;

Et par tout le passé mystérieux et tendre,
Par le discret oiseau qui pour nous seuls chantait,
Par ton craintif amour qui d'espoir palpitait
Et que les dieux jaloux ne sauraient me reprendre,

Par tant de nuits d'hiver où joyeux et transi
Je tombais à tes pieds, plein d'une extase étrange,
Cherchant pour m'abriter tes douces ailes d'ange,
Par les premiers baisers et les derniers aussi !

Que la sainte beauté ne soit rien qu'un mensonge,
Le ciel splendide et pur une lourde vapeur,
Le parfum de la rose un miasme empoisonneur,
L'espérance un vain mot et le bonheur un songe;

Et que l'humanité, toute blême d'effroi,
Soit engloutie au sein des mers bouleversées,
Si je renie, après tant de larmes versées,
Ma jeunesse et mon cœur qui ne vivent qu'en toi!

II

LA MORT DE L'AMOUR

I.

J'étais l'enfant sacré de la grande Nature,
Je marchais comme un dieu dans les sentiers déserts;
Par les prés, par les monts errant à l'aventure,
J'écoutais tout le jour d'ineffables concerts.

J'envoyais des baisers aux lointaines étoiles;
Et lorsque dans la pourpre ardente du soleil
Je regardais glisser légèrement les voiles,
Le cœur me bondissait d'un élan nonpareil :

Car la mer où chatoient des milliers d'émeraudes,
Des saphirs transparents et des rubis en feu,
La riche mer séduit toutes les têtes chaudes
Et promène les cœurs sur son infini bleu.

Le chant des rossignols, le vol des hirondelles,
Tout appartient à nous avant d'avoir vingt ans;
L'amour de la beauté sait nous donner des ailes
Et nous nous envolons dans la joie, en chantant!

*
* *

Mais le vent a soufflé sur le château des nues,
Tout s'est évanoui dans la clarté des cieux;
Je suis redevenu le vagabond des rues
Et Paris m'a repris dans ses bras monstrueux.

II.

Paris, terrible et grand — aussi grand que la mer,
Où tous les cris humains font comme une tempête !
Mais mon cœur étouffé gémit, souffre et regrette ;
Et plaisir et travail me sont un double enfer.

Je veux poser ma tête en mes mains, et rêver
A nos mois d'amour, pleins de volupté discrète.
Mon âme, barque en deuil, lève l'ancre et s'apprête
A faire voile au loin vers un charmant hiver.

Mon esprit orageux a calmé sa tourmente ;
La mer du souvenir sourit, lisse et dormante —
Le clair de lune glisse à travers le ciel noir.

Quand verrai-je, ô Passé, dans la brume indécise
Se dessiner ton cher et douloureux manoir,
Et l'âme des vieux jours devant ta porte assise ?

III.

CHANT D'AMOUR

Sans toi, la colère et la haine
M'emporteraient je ne sais où,
Car la vie est une géhenne
Où bondit notre rêve fou.

Le sort aveugle nous ballotte
Comme un esquif désemparé,
Et la lugubre mer sanglote
Où plus d'une barque a sombré.

Des voiles ! d'innombrables voiles !
Arriveront-elles un jour ?
Se faut-il fier aux étoiles
Et devons-nous croire à l'amour ?

Pour moi, tu m'as fait faire un rêve
Plein d'ivresse et de volupté,
Et lorsque j'ai quitté la grève
Tout mon cœur, joyeux, a chanté.

Et je n'en crois pas les rafales
Qui rugissent ; car tu semas
Le pont de roses triomphales
Et mis des guirlandes aux mâts.

Je n'en crois pas la grande vague
Qui danse tout autour de nous,
Car tu mis à mon doigt la bague
De l'amour éternel et doux.

Et j'ai, pour guider mon navire
Sur l'océan tempêtueux,
La lumière de ton sourire
Et la lumière de tes yeux !

IV.

Nos souvenirs, toutes ces choses
Qu'à tous les vents nous effeuillons
Comme des pétales de roses
Ou des ailes de papillons,

Ont d'une joie évanouie
Gardé tout le parfum secret,
Et c'est une chose inouïe
Comme le passé reparaît.

A de certains moments il semble
Que le rêve dure toujours
Et que l'on soit encore ensemble
Comme au temps des défunts amours;

Pendant qu'à demi l'on sommeille,
Bercé par la vague chanson
D'une voix qui charme l'oreille,
Sur les lèvres voltige un nom.

Ivre d'une dernière ivresse,
Perdu dans un rêve sans fin,
L'on sent qu'une ombre vous caresse
Et qu'une main vous prend la main ;

Et cette heure où l'on se rappelle
Son cœur follement dépensé,
Est comme un frissonnement d'aile
Qui s'en vient du joyeux passé.

V.

C'est novembre. C'est le mois
Où tombent les feuilles mortes,
Où le vent qui bat les portes
Cause de soudains émois.

Il fait bien froid dans la chambre
Et le soleil va pâlir.
On est comme le roi Lear,
Sans foyer, en plein décembre!

Les soirs sont tristes et longs.
Avant que le jour s'achève,
Je veux voir au fond d'un rêve
Rayonner ses cheveux blonds.

Je veux, en ma fantaisie
Étrange, cueillir le vers
Qui tremble au vent des hivers
Sous l'aile de Poésie.

La fleur des tristes amours
Refleurira. Mais qu'importe?
Le vent bat toujours la porte,
Les feuilles tombent toujours!

VI.

LE SOUVENIR

Nous nous sommes aimés devant la grande mer,
Ames dans l'océan de la joie abîmées;
Et les flots s'écroulant en grondantes armées
Faisaient plus finement tinter ton timbre clair.

Nous étions un bouquet au cœur du morne hiver;
Tes frais cheveux tombaient en nappes d'or lamées,
Lourds, et s'échevelant aux brises parfumées
De marines senteurs pleines d'un charme amer.

J'imagine un beau rêve, et mon âme exilée
Voit le ciel ouvert fondre en neige immaculée,
Froides larmes d'argent dans l'urne des flots verts.

Et, marchant sur la plage encor mouillée et lisse,
Près des rochers je crois cueillir mes premiers vers,
Sous ton baiser qui verse un odorant délice.

VII.

Moi, par la neige et par la bise,
A tes pieds tremblant et joyeux;
Toi, sur un banc de bois assise,
Me regardant avec tes yeux.

Oh! tes deux yeux, tes deux étoiles!
Par les soirs dont je me souviens,
De tes longs cils perçant les voiles,
Tes regards tombaient sur les miens.

Et comme au vent tremble une paille,
Tout seuls, nous tremblions aussi;
Je n'osais toucher votre taille,
Nous pâlissions d'aimer ainsi!

Et cependant le vent d'automne,
L'inconsolable vent des nuits,
Poursuivait le chant monotone
Qu'il n'a pas achevé depuis.

VIII.

Mon amour d'antan, vous souvenez-vous?
Nos cœurs ont fleuri tout comme deux roses
Au vent printanier des baisers si doux.
Vous souvenez-vous de ces vieilles choses?

Voyez-vous toujours en vos songes d'or
Les horizons bleus, la mer soleilleuse
Qui, baisant nos pieds, lentement s'endort? —
En vos songes d'or peut-être oublieuse?

Au rayon pâli des avrils passés
Sentez-vous s'ouvrir la fleur de vos rêves,
Bouquet d'odorants et de frais pensers?
Beaux avrils passés là-bas, sur les grèves!

Moi, je me réchauffe au bon souvenir,
Pour qu'un sang plus jeune à mon cœur afflue,
Et pour que je puisse aimer et bénir...
O bon souvenir, mon cœur vous salue!

IX.

Ses cheveux avaient les parfums étranges
Que doivent avoir les ailes des anges;
Elle s'en venait vers moi, bien souvent,
Ses grands cheveux blonds mêlés par le vent.

Et dans un instant divin de paresse,
Grisant nos deux cœurs d'une même ivresse,
Nous restions à dire avec des baisers
Que nous n'en pourrions jamais dire assez.

Et ces heures-là duraient deux secondes;
Ma main se jouait dans ses boucles blondes;
Et tout en causant jusqu'au petit jour,
Nous fêtions le saint qu'on appelle amour.

X

Les souvenirs les plus lointains
Sont les plus près du cœur, peut-être...
Au ciel frais des anciens matins
Qu'il est bon d'ouvrir sa fenêtre !

Sous les regards tout attendris
Se déroule un doux paysage;
Chemins si vite désappris
Par la jeunesse folle et sage,

Et le gazon des espoirs verts
Que le rêve a fleuri de roses,
Comme l'esprit vole au travers
De toutes ces anciennes choses !

Et comme il pense aux soirs d'été,
Aux heures par l'amour remplies
Où nos cœurs d'enfants ont goûté
De si pures mélancolies.

Nous avons vieilli depuis lors ;
Mais qu'il souffle une brise folle,
La jeunesse des printemps morts
Par le bleu de nouveau s'envole.

Tout se met à chanter encor,
Les fleurs agitent leurs pétales —
Comme au matin des noces d'or,
Comme aux belles nuits nuptiales !

Et tous les regrets mal éteints
Raniment leur flamme légère :
Les souvenirs les plus lointains
Sont les plus près du cœur, ma chère.

XI.

Las ! où sont les neiges d'antan ?
Bien loin, dans les choses perdues,
Dans le vent qui passe emportant
Vieux amours et neiges fondues.

Il neige : tout le ciel est blanc.
Cependant dans l'eau, dans la crotte,
Tout en loques, pâle et tremblant,
Plus d'un misérable grelotte.

Ah ! qui me rendra l'autre hiver ? —
Qu'il tonne, qu'il grêle et qu'il vente,
Mais qu'on me rende, ô sombre mer,
Ta majesté qui m'épouvante !

Où donc sont les neiges d'antan?
J'en suis couvert, je me secoue;
Et la bien aimée, en riant,
Meurt de froid et me tend la joue.

Et malgré les cieux noirs glacés
Où passe l'Aquilon farouche
Plein de hurlements, les baisers
Ne nous gèlent pas sur la bouche!

Mais plus rien. Rien que l'abandon,
L'ennui de la cité damnée
Et la neige éternelle. — Où donc
Sont les neiges de l'autre année?

XII.

Me rappelant, l'âme charmée,
Ton léger sourire ou ta voix,
Pour croire encore, ô bien aimée,
Que je t'entends, que je te vois,

Mon cœur, pareil aux hirondelles
Qui s'envolent vers le grand jour,
Se sentira pousser les ailes
De la jeunesse et de l'amour.

O mon printemps, ô ma lumière,
J'irai vers toi tout en chantant
La bonne chanson coutumière
Des chemins où je vais trottant :

Car j'ai dit les fleurs et les herbes
Reluisant au couchant vermeil,
Et j'ai, par odorantes gerbes,
Cueilli des vers pleins de soleil !

Comme les rimes d'or ailées
Voltigeaient sous mon pauvre toit,
Je les ai toutes épinglées
Et je les conserve pour toi ;

Et j'aurai plus d'un rhythme rare
A t'offrir, ou tendre ou moqueur,
Lorsque le vent qui nous sépare
Te ramènera vers mon cœur.

XIII.

Tu t'en venais à moi par les longs soirs d'hiver
Et tu frissonnais sous ton châle,
Et nous contemplions la lune douce et pâle
Qui se lève et rit sur la mer.

Dans nos regards profonds que de tendresse enclose!
Le vent de nuit nous caressait,
Et tes lèvres en fleur étaient pour lui, qui sait?
En hiver une étrange rose :

Sur mon épaule, alors, tes bras tremblants posés,
Tu semblais plus blanche et plus belle,
Et je sentais mon cœur soudain battre de l'aile
Et s'envoler vers tes baisers!

XIV.

Aimée, aux jours lointains où nous nous reverrons,
Quel baiser collera ma bouche sur la tienne !
Et pour que notre cœur s'éveille et se souvienne
Comme nous pleurerons et comme nous rirons !

Tu te rappelleras comme, inclinant nos fronts,
Nous écoutions chanter la brise aérienne
Qui, parfumant le ciel léger de son haleine,
Jetait sur nos genoux muguets et liserons.

Bien des jours sont passés... Aux soirs mélancoliques,
Alors qu'étincelaient les cieux doux et mystiques,
Le cœur de la Nature amoureuse battait,

Tressaillait d'une joie infinie, et chantait...
Quelques barques fuyaient, arrondissant leurs toiles,
Et je te regardais regarder les étoiles!

XV

Quand verrons-nous comme autrefois
Rougir, pimpantes et joyeuses,
Les petites fraises des bois
Comme des lèvres amoureuses?

Quand verrons-nous comme autrefois
S'épanouir, fraîches écloses,
Les petites fraises des bois
Comme le bout de tes seins roses?

Que de désirs inapaisés
Me brûlent le sang de leurs fièvres!
Combien, mignonne, de baisers
Sécheront sur tes belles lèvres!

Ils s'envolaient, beaux papillons,
Sans jamais tromper mon attente,
Et leurs ailes de vermillon
S'abattaient sur ma lèvre ardente.

A présent j'envoie, éperdu,
Mille baisers au vent qui passe;
Dis-moi, n'as-tu pas entendu
Ce qu'il te disait à voix basse?

Vent parfumé, qui dans ses plis
Comme en une étoffe de gaze
Roule nos jours passés, remplis
D'une mystérieuse extase...

Dis-moi, ne t'a-t-il point parlé
De la saison exquise et brève
Qui n'est plus qu'un rêve envolé,
Que l'ombre légère d'un rêve?

Es-tu trop loin pour que sa voix
Puisse, en t'apportant mes tendresses,
Au souffle matinal des bois
Faire refleurir nos jeunesses?

Oh ! dans ton solitaire ennui,
Es-tu trop loin ? — Peux-tu m'entendre ?
Comprends-tu tout ce que la nuit
A de douloureux et de tendre ?

Pleures-tu comme nous pleurions
Sous les étoiles, sous la lune
Aux mélancoliques rayons,
Regard furtif de la nuit brune ?

Loin de toi, mignonne aux grands yeux,
Que tu m'aimes, que tu m'oublies,
Je marche dans les bois brumeux
Parmi tant de mélancolies.

Le vent étouffe mes chansons,
Craignant que je ne te déplaise,
Et je vais le long des buissons
Où ne rougissent plus les fraises.

*
* *

Car il n'est plus pour moi de plaisirs ni d'ennui,
Et je reste insensible à la joie infinie
De voir se dérouler avec tant d'harmonie
La grâce des matins et la splendeur des nuits.

Je ne ressens plus rien de cet amour intense
Qui m'étreignait le cœur au lever du soleil ;
Je ne suis plus des yeux, dans ce foyer vermeil,
Chaque atome léger comme un lutin qui danse.

Et je ne connais plus, à l'heure de midi,
Le lourd sommeil sous l'ombre odorante des branches,
Tandis qu'en souriant mille visions blanches
S'élèvent lentement dans l'air attiédi.

Je ne regarde plus dans les molles prairies,
Quand les sentiers sont pleins de perles, vers le soir,
Les flaques d'eau luisant comme un pâle miroir
Où la lune a laissé tomber des pierreries.

Car le souvenir seul me fait paraître beau
Ce cher, délicieux et tendre paysage :
Mes yeux sont nuit et jour fixés sur un visage,
Et mon cœur vit en soi, comme dans un tombeau.

*
* *

Le jour où malgré tout, malgré l'angoisse amère
De ne pouvoir presser dans mes bras la chimère
Qui s'est enfuie avec un sourire cruel,
Le jour où, sous l'ombrage épais des puissants chênes,
Le cœur sans souvenir et libre de mes chaînes
Je laisserai mes pleurs sécher au vent du ciel,

Loin d'elle, si mon âme éveillée et ravie
S'épanouit au souffle embaumé de la vie,
Si je lève les mains vers le grand ciel béni
Sans qu'une larme vienne humecter ma paupière,
Si dans tout ce bonheur mon cœur reste de pierre,
Je ne l'aimerai plus et tout sera fini.

XVI.

Souviens-toi ! c'était un matin d'automne,
Les oiseaux chantaient leur chanson d'adieu ;
Le ciel immuable et que rien n'étonne
Sur nos fronts riait, splendidement bleu.

Comme si nos cœurs n'avaient point de peine,
Comme si nos yeux étaient secs de pleurs,
Dans l'air embaumé de leur tiède haleine
Orgueilleusement ondulaient les fleurs.

Ah ! Nature, ah ! mère étrange et cruelle,
Pour ainsi chanter, pour ainsi fleurir,
Pour te faire ainsi plus grande et plus belle,
Tu ne sens donc pas que l'on va mourir ?

Tu fis un matin du brumeux décembre
Aussi beau qu'un jour du glorieux mai,
Et le clair soleil inonda la chambre
Où pendant un an nous avions aimé.

Souviens-toi ! parfum, musique et lumière
En venant à nous nous glaçaient le cœur,
Et nous écoutions la chanson dernière
Des oiseaux des bois qui chantaient en chœur.

XVII.

Par les larmes que j'ai versées
Et par les larmes de tes yeux,
Par l'échange de nos pensées
Qui croisent leur vol dans les cieux,

Et par la beauté des soirées
Où, la brise dans les cheveux,
Devant les étoiles sacrées
Nous formions de si chastes vœux ;

Par tant de choses envolées
De notre amoureux paradis,
Quand nos âmes inconsolées
S'épanouiront-elles, dis ?

Oh ! dis-moi, quand les nuits divines
Qui nous enivraient de parfums
Ceindront-elles de perles fines
Leurs magnifiques cheveux bruns ?

Quand les chênes pleins de murmures
Jetteront-ils, vieillards bénis,
L'ombre épaisse de leurs ramures
Sur tant de baisers infinis ?

Quand vivrons-nous ? quand la matière
Mordue au cœur par le désir
Dans une aveuglante lumière
Rugira-t-elle de plaisir,

Si bien que notre joie immense
Aille se fondre peu à peu
Dans l'universelle démence
Qui fait bondir la terre en feu ?

XVIII.

Tout m'obsède. Le bruit incessant des voitures,
Les jurons, la chanson venue on ne sait d'où
Et la gaîté me sont un millier de tortures,
Et la pluie éternelle un jour me rendra fou.

Je suis comme Ariel un esclave, et de force
Dans un déguisement monstrueux enfermé :
Je veux me dépouiller de cette affreuse écorce
Et me sentir en fleur comme un arbre de mai.

Mon cœur étouffe. En mer, en mer, hissez les voiles!
Je veux m'en retourner au pays de l'amour,
Des charmants souvenirs et des belles étoiles
Qui sont des diamants sur un fond de velours.

Dans les sentiers lilas et roses
Que décore le mois d'avril,
O saison des métamorphoses,
Tu me verras, venant d'exil.
Si tu me trouves quelques rides,
C'est que par les matins arides
Le souci labourait mon front;
Mais mon âme est si jeune encore
Que ma jeunesse et ton aurore
Ensemble s'épanouiront.

Le printemps nous rit et nous flatte;
N'est-il pas encore dans l'air
De ces odeurs si délicates
Qui, pénétrant plus que la chair,
Savent évoquer de nous-mêmes
Tous les souvenirs que l'on aime;
Et qui, du langoureux hiver
Chassant la tristesse et la brume,
Nous font retrouver l'amertume
Et le goût des baisers d'hier?

Dans le même chemin paisible
Où notre insoucieux esprit

Regarde en riant l'impossible
Comme un vieux fou que l'on chérit,
Chemin que nous suivions naguère
Dans notre gaîté printanière —
J'irai de nouveau retrouver
Mes plus douces mélancolies,
Et je ne sais point de folies
Dont je ne puisse pas rêver !

XIX.

EN MER

Bientôt l'île bleue et joyeuse
Parmi les rocs m'apparaîtra;
L'île sur l'eau silencieuse
Comme un nénuphar flottera.

A travers la mer d'améthyste
Doucement glisse le bateau,
Et je serai joyeux et triste
De tant me souvenir — bientôt!

XX.

J'ai revu le jardin où nous avions aimé ;
Où dans la prime fleur de notre mois de mai
Nous devisions d'amour sous la grande nuit sombre.
Le souvenir des temps passés est comme une ombre
Qui nous prend par la main, nous montre en gémissant
Des lambeaux de nos cœurs et des gouttes de sang
Dans les déchirements de l'adieu répandues,
Et nous rend un instant les heures d'or perdues.
Je t'ai revue, ô forme adorable d'un jour,
Avec tes clairs yeux bleus qui souriaient d'amour,
Avec tes grands cheveux, profonde mer du rêve
Où semblait rayonner le soleil qui se lève!
Et j'étais à genoux, les yeux remplis de toi;
Et pensant que jadis un cher, un même toit

Nous couvrait tous les deux comme l'ombre d'une aile
Silencieuse et sûre, et toute maternelle,
J'ai béni le passé qui pour nous deux est mort;
Et les débris sacrés qu'il nous en reste encor !
Ah ! comme en mon esprit vivaient toutes ces choses!
Car une vision ressuscitait les roses
Qui parfumaient alors nos souriants chemins
Et que notre bonheur cueillait à pleines mains;
Et tout seul, haletant, comme l'âme fiévreuse
Je voulais ressaisir ma jeunesse amoureuse,
J'ai très-distinctement entendu, cette nuit
Où la lointaine mer assoupissait son bruit,
Passer et voltiger dans la brise sonore.
L'âme de nos baisers qui murmurait encore.

XXI.

Nos sentiers aimés s'en vont refleurir
Et mon cœur brisé ne peut pas renaître.
Aussi chaque soir me voit accourir
Et longuement pleurer sous ta fenêtre.

Ta fenêtre vide où ne brillent plus
Ta tête charmante et ton doux sourire;
Et comme je pense à nos jours perdus,
Je me lamente, et je ne sais que dire.

Et toujours les fleurs, et toujours le ciel,
Et l'âme des bois — dans leur ombre épaisse
Murmurant en chœur un chant éternel —
Qui se répand dans l'air chargé d'ivresse!

Et la mer qui roule au soleil levant,
Emportant bien loin toutes mes pensées...
Qu'elles aillent donc sur l'aile du vent
Jusques à toi, ces colombes blessées !

XXII.

I

Tu reviendras un jour, et nous nous aimerons
Encor, plus que jamais, du profond de nos âmes!
Là-haut se lèveront, belles comme des femmes,
Les étoiles du ciel — et nous leur sourirons.

Les vents soufflent dans leurs mystérieux clairons,
Et parfois on entend le bruit égal des rames
Se mêler dans la nuit au tumulte des lames
Qui se gonflent au vent ainsi que des seins ronds.

Tu reviendras; perdus dans une extase douce,
Sans nous inquiéter de la brise qui pousse
Au rivage les flots et les bat sans merci,

Nous irons nous asseoir sur les roches connues;
Et nous laisserons fuir au grand galop les nues
Qui n'emporteront pas notre amour loin d'ici!

II

Mais sans toi, rien n'est doux. Une plainte étouffée
Sort de la grande mer sinistre; tout est noir;
Il ne reste plus rien dans l'air triste du soir
De ces parfums ailés qui passaient par bouffée.

Certe, il faudrait ici ta baguette de fée
Qui fait briller le ciel et qui le fait pleuvoir,
Afin que, secouant son morne désespoir,
La nature chantât comme à la voix d'Orphée.

Et les prés sont en deuil, sans grâce ni beauté;
Et moi, foulant sans fin le rivage attristé,
Je rêve qu'aujourd'hui ma bien-aimée est morte.

Que nos amours sont bien finis — et je me plains
A la mer, et mes yeux de larmes sont tout pleins,
Et la mer me répond sans cesse : Que m'importe?

III

J'ai vécu nuit et jour près d'elle, et j'ai sondé
Du regard son immense et terrible amertume.
Elle absorbe l'esprit entier, qui s'accoutume
A vivre de pensers étranges inondé.

Les vieux rois de la mer qui sur un coup de dé
Risquaient leur sort, et qui fiaient tout à l'écume,
Me paraissent si grands que mon cœur se consume
A jalouser des morts, et je songe, accoudé.

Je regarde le sombre horizon; mon oreille
S'emplit de cris de guerre et mon âme s'éveille
Dans des rêves sanglants pleins de férocité!

Que ma jeunesse est loin! Qu'elle est abandonnée!
Le souffle du carnage et de la liberté
Sur mon cœur a laissé ma fleur d'amour fanée.

IV

Oh! sois bénie et sois encor bénie, ô toi
Que j'aimais sans penser à rien et comme en rêve,
Quand le sombre océan sanglotait sur la grève
Sans jamais nous donner de visions d'effroi.

Nous ne comprenions pas, blottis sous notre toit,
Les mots qu'il nous jetait lugubrement, sans trêve;
Car en ces jours perdus de jeunesse si brève
Nous nous laissions bercer dans les bras de la foi.

Et la mer n'était rien pour nous — la mer profonde —
Qu'un gouffre inconscient roulant l'onde sur l'onde,
Qui mourait sur le sable et renaissait sans fin.

A présent, j'ai senti la navrante amertume
Du monstre glauque, plus terrible que la faim,
Qui sur nos longs baisers jetait sa froide écume.

XXIII.

Dans votre solitude, ô bois sombres et doux,
Je me suis enfoncé par le sentier des fous,
Pour voir danser, la nuit, des formes sous la lune.

Et pour cueillir des fleurs sentant la liberté,
Je me suis égaré dans l'ombre, épouvanté
De la muette horreur qui tombe avec la brune.

J'ai brisé le lien sanglant du souvenir;
Et je me suis senti renaître et rajeunir
En respirant l'odeur des grandes fleurs sauvages.

J'ai vécu seul, perdu dans un rêve inouï,
J'ai longtemps regardé, frissonnant sous la nuit,
La furieuse mer flageller ses rivages...

J'ai le vertige — ô vent du nord, rude aquilon,
Comme une feuille prise en ton noir tourbillon
Emporte-moi d'ici sur tes ailes farouches!

Car cette solitude est maudite, et je veux
Sentir encore un flot ondoyant de cheveux
Me fouetter le visage et rouler sur ma bouche.

***

Les oiseaux qui sifflaient dans nos bois d'autrefois,
Je n'ai plus entendu leur pénétrante voix;
Je l'aurais oubliée à jamais, infidèle!

Mais ils ont repassé dans mon ciel ténébreux;
Et dans mon cœur muet mais encore amoureux
Ils ont laissé tomber des plumes de leurs ailes.

XXIV.

Que le vaisseau léger, que la lune propice,
Que la mer immobile et que les vents soumis
Soient bénis à jamais! — Les dieux me sont amis,
Et veulent que l'amour d'autrefois refleurisse.

Pourquoi pleurer? le temps, l'absence ou le caprice
N'a pu diminuer des amours infinis.
Pourquoi donc pleures-tu? Nous voici réunis;
Se peut-il que la joie en nos âmes tarisse?

... Nous nous sommes assis sur la plage, et pensifs
Nous avons regardé la côte et les récifs;
Vers quels cieux ma pensée était-elle ravie?

Et pourquoi rêvions-nous et ne disions-nous rien?
Ah! quelque chose est mort de notre douce vie,
Mignonne, et c'est mon cœur, si ce n'est pas le tien.

XXV

PR NTEMPS TRISTE

Le bruit de la mer désolée,
Adouci, semble un chant là-bas,
Lorsque marchant à petits pas
Tu parais au fond de l'allée...

N'est-ce pas que tout est divin,
La brise triste qui murmure,
La silencieuse nature
Et les étoiles d'argent fin?

Leurs yeux sont de pures lumières,
Des bijoux vraiment merveilleux :
Qu'est-ce donc au prix de tes yeux
Étincelant sous tes paupières?

Sous les grands arbres nous marchons,
Les mains tendrement enlacées,
Roulant Dieu sait quelles pensées,
Regardant les premiers bourgeons...

Bien qu'avril joyeux nous convie
A chercher les premières fleurs
Dans l'herbe fraîche, tout en pleurs,
Qui s'épanouit à la vie,

N'auras-tu pas quelque regret
Pour la saison charmante et gaie
Qui donne aux âmes fatiguées
Un bonheur tranquille et discret?

Quant à moi, mignonne, il me semble
Laisser un lambeau de ma chair
A tous les noirs buissons d'hiver
Qui nous voyaient passer ensemble.

Le rire du printemps vermeil
Ne fera jamais que j'oublie
La profonde mélancolie
Du pâle et maladif soleil

Que, de nos fenêtres bien closes,
Tandis que tu dormais encor,
Je voyais, comme un globe d'or
Rouler le long des houles roses.

XXVI.

Non, ce n'est pas l'hiver, le printemps ni l'automne
Qui fleurissent les cœurs et les rendent joyeux ;
Car d'aucune splendeur l'amour vrai ne s'étonne,
Il s'inquiète peu de la couleur des cieux.

Ce n'est pas la douceur et le charme des veilles,
La tristesse du blanc paysage glacé,
Qui nous manque pour nous aimer — mais le passé
N'a plus qu'un chant lointain qui meurt à nos oreilles.

Non, ce n'est pas la chambre où nous étions si bien,
Écoutant comme un loup hurler le vent farouche :
Non plus que le printemps et qu'une verte couche
Sous les arbres géants qui ne pensent à rien.

A présent peut venir l'insensible marée
Des jours et des saisons, des neiges et des fleurs ;
La neige tombera sans rafraîchir nos cœurs,
Et nous ne boirons plus à la coupe sacrée.

XXVII.

Si quand je te contemple, ô reine de folie,
Tu me trouves ainsi l'air morne et soucieux,
C'est que toute la mer a passé dans mes yeux,
Et mon regard est fait de sa mélancolie.

Naguère ma prunelle où rayonnait la vie
S'allumait d'un éclair et reflétait les cieux,
Et vers l'horizon d'or s'aventuraient joyeux
Tous les espoirs d'une âme encore inassouvie.

Maintenant, j'ai douté ; sur le bord des chemins
Je me suis assis, pâle, et le front dans les mains,
En sentant par lambeaux s'en aller tout mon être.

Et puis, j'ai contemplé la mer, la triste mer
Qui m'a fait ce regard glacé qui te pénètre,
Ce regard douloureux et ce sourire amer.

XXVIII.

Le vent roulait les feuilles mortes ; mes pensées
Roulaient comme des feuilles mortes, dans la nuit.
Jamais si doucement au ciel noir n'avaient lui
Les mille roses d'or d'où tombent les rosées.

Une danse effrayante, et les feuilles froissées
Et qui rendaient un son métallique valsaient,
Semblaient gémir sous les étoiles, et disaient
L'inexprimable horreur des amours trépassées.

Les grands hêtres d'argent que la lune baisait
Étaient des spectres : moi, tout mon sang se glaçait
En voyant mon aimée étrangement sourire.

Comme des fronts de morts nos fronts avaient pâli,
Et, muet, me penchant vers elle, je pus lire
Ce mot fatal écrit dans ses grands yeux : l'oubli.

XXIX.

... Il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.

A. de Musset.

nsoir ! Et pourquoi donc me regarder ainsi ?
'est bien toi, n'est-ce pas, qui m'aimes et que j'aime.
L'heure du rendez-vous a sonné ; c'est ici
Que l'on s'est tant aimé, lors de la nuit suprême.

N'entends-tu pas chanter le rossignol des bois ?
N'entends-tu pas gémir les flots pleins de tristesse ?
Et dans le vent des cieux, dans le vent d'autrefois,
N'entends-tu pas chanter nos baisers de jeunesse ?

Peut-être est-ce un fantôme ironique et moqueur
Qui tout à coup a pris la forme de l'aimée,
Et qui vient voir s'il reste une corde à mon cœur
Pour la faire vibrer dans la nuit parfumée?

Si je ne te dis rien, est-ce ma faute, à moi?
Quand je te parle, enfant, tu demeures muette ;
Et me sentant glacer par un mortel effroi,
Hélas! je ne suis plus amoureux ni poëte.

Ah! si ce n'est pas toi que j'ai devant les yeux,
Pourquoi ce battement de cœur? Quelle folie,
Quand l'heure de l'amour est remontée aux cieux,
De tendre à ses baisers une lèvre pâlie!

Vous ne reviendrez plus, beaux songes, visions
Qui nous illuminaient les sombres nuits farouches;
O paroles d'amour qu'au vent nous dispersions,
Vous ne reviendrez plus murmurer sur nos bouches!

Pourtant, rien n'est changé : douce et pâle toujours,
La lune a conservé sa féerie et ses charmes,
Et j'ai là devant moi l'Ombre de mes amours
Qui me glace le cœur et qui sèche mes larmes.

XXX.

Est-ce donc qu'il est vrai, dans cette âpre vallée
De larmes, de sanglots et de gémissements,
Que notre âme ne peut subir inébranlée
Ni d'intenses plaisirs ni de rudes tourments?

Et que le cœur humain sitôt se rassasie
De sa propre jeunesse et de la volupté,
Et qu'admis dans l'Olympe à manger l'ambroisie,
Il lui prenne un dégoût de l'immortalité?

A peine il a saisi ce qu'il suivait sans trêve
Qu'il le rejette au loin avec des pleurs d'enfant
Et dès qu'il a touché le papillon du rêve,
Il voit s'en envoler la poussière d'argent.

Et rien ne reste plus qu'un peu de jouissance,
Cadavre du désir mort dans toute sa fleur;
Et nous, muets d'horreur devant notre impuissance,
Nous restons sans amour et la mort dans le cœur.

*
* *

Nous avons tant vécu que notre âme lassée
Réclame le silence et la paix du tombeau;
Et debout sur le seuil une morne pensée,
Chantant des chants de mort, renverse son flambeau.

Nous avons épuisé les fraîches matinées,
Les aromes, les voix, les souffles, les rayons;
Les fleurs dont nous avions nos têtes couronnées
Nous ont empoisonnés pendant que nous dormions.

Ah! les nuits de plaisir et de galanterie,
Les guitares vibrant dans l'air léger du soir,
La fenêtre qui s'ouvre, et puis la causerie
Avec l'amant debout au pied du balcon noir!

En me ressouvenant de ces nuits sans pareilles,
Si je veux à présent jouer des airs nouveaux,
Les passants attardés se bouchent les oreilles,
Car mon cœur — le maudit! — sonne horriblement faux.

*
* *

Nous n'avons pas menti pourtant, chère infidèle,
Quand la première fois nous étions tout émus!
Mais c'est la loi du monde inflexible et cruelle :
Nous avons tant aimé, las! que nous n'aimons plus!

XXXI.

C'est bien fini, le temps de compter jusqu'à trois,
Notre amour par le bleu va déployer ses ailes
Nous ne tressaillons plus aux vieilles ritournelles ;
Tu n'y comprends plus rien — ni moi non plus, je crois.

Nous n'irons plus cueillir les fraîches fleurs des bois ;
Mais, pour faire semblant d'être encore fidèles,
Nous nous achèterons des bouquets d'immortelles
Et nous en fleurirons nos amours d'autrefois.

Pauvres amours, si chers à mes jeunes années!
Mais l'inflexible loi des dures destinées
Met entre nos deux cœurs un abîme d'oubli.

Mais va, nous chanterons ta chanson, la dernière,
Sur notre passé, pour jamais enseveli,
Comme deux rossignols pris dans un cimetière.

XXXII.

Il faisait une nuit merveilleusement belle ;
Et le chant des oiseaux encore insomnolents,
Aussi doux que possible, était des plus troublants.
Ah ! par de telles nuits il n'est point de cruelles !

La lune se leva, toujours tendre et fidèle
Aux pâles amoureux qui se montrent constants :
Il circulait dans l'air un souffle de printemps,
Et le cœur allégé se sentait presque une aile.

Ah ! tous nos souvenirs sont morts et enterrés
Purs souvenirs d'amour, glorieux et sacrés,
Pouvez-vous habiter encor ce cœur infâme?

Sans avoir la pudeur de nous boucher les yeux,
Je t'ai dit : mon amour, et tu m'as dit : mon âme
Et nous nous sommes mis à rire tous les deux.

XXXIII.

LA SYMPHONIE DES SANGLOTS

J'ai couru comme un fou sur la plage déserte;
Et, secouant au vent leur chevelure verte,
Les nymphes de la mer, furieuses, hurlaient,
Et les bouches du vent éperdument soufflaient.

On entendait au loin un immense murmure;
Les arbres secouaient, sinistres, leur ramure,
Et leurs bruissements sonores et profonds
Se mêlaient aux sanglots des mers. — Et que me font

Ces milliers de voix pleurant dans les ténèbres?
Et ce lugubre oiseau poussant des cris funèbres
Qui feraient se lever, de leurs tombeaux, les morts,
Comme s'ils entendaient la voix de leurs remords?

Car je souffre d'un mal plus terrible et plus sombre
Que ces cris d'épouvante et que toute cette ombre
Où souffre et se lamente et roule des sanglots
L'immortelle nature en proie au noir chaos !

*
* *

Eh bien, déchaînez-vous, tempêtes ! dans la brume
Que la lune apparaisse un nimbe rouge au front,
Et de l'Océan morne ensanglante l'écume !

Que le vent essoufflé donne de l'éperon
Au troupeau dispersé des fuyardes nuées,
Et souffle à pleins poumons au fond de son clairon !

Et vous, les yeux hagards, pâles prostituées
Qu'à la gorge saisit la faim, venez pleurer
Vos âmes que la honte en vos corps a tuées.

Amants abandonnés, venez tous soupirer ;
Et toi que délaissa Don Juan, infortunée
Qui devenais déesse à t'en faire adorer !

Et toi, triste inventeur dont la tête inclinée
Sous la lampe est ridée et blême à faire peur,
Maudis l'inexplicable et sourde destinée.

Roulant dans l'étendue ainsi qu'une vapeur,
Mêlez-vous, pressez-vous, âmes désespérées,
Légion des vivants que marqua la Douleur !

Que le gémissement des vagues éplorées,
Que les clameurs du vent qui passe comme un fou
Et que toutes les voix dans la nuit égarées

Pour mieux vous écouter se taisent tout à coup ;
Et laissez, malheureux qu'a reniés la terre,
Vos lamentations monter je ne sais où !

*
* *

Et l'on eût dit vraiment que toute la Matière
Se levait dans la nuit pour maudire son Dieu :
Les vagues bondissaient vers une lune en feu,
A la face du ciel crachant leur froide écume;
Et le vent, comme un cœur que le regret consume,
Tantôt poussait des cris et tantôt des sanglots.

Ah ! qui pouvait songer aux pauvres matelots?
J'avais là devant moi, sortis de dessous terre,
Ceux que toute la vie étreindra la misère,
Que la mélancolie a rongés jusqu'aux os
Ou qu'un chagrin d'amour étouffe en ses réseaux;
Et pendant cette nuit affreuse et tourmentée
Où la voix de la mer hurlait épouvantée,
Poussés vers moi par un sombre vent de douleur,
Tous les désespérés ont pleuré sur mon cœur.

XXXIV.

Le vent était bien doux, la lune était bien fine,
Par une nuit de mai, par une nuit divine
Où nous nous sommes tant aimés!
Et les brises de mai, chère, sont toujours douces,
Et des baisers d'argent s'endorment sur les mousses,
Bien que nos cœurs se soient fermés.

Ah! si nos cœurs pouvaient oublier ces extases,
S'ils pouvaient, une fois brisés, comme des vases
Répandre toute leur liqueur!
Mais le vent d'autrefois est encore sonore,
La lune douloureuse a des baisers encore
Qui nous tombent au fond du cœur.

Je me souviens! la lune éclaire la nuit noire
Et verse un jour subit au fond de ma mémoire;
Je me souviens, je me souviens!
Et je maudis la nuit que la lune a bénie
Et que les vents légers emplissaient d'harmonie,
Où tout bas je te disais : Viens...

Je maudis ma mémoire et la traîtreuse lune
Et le vent qui pleurait parmi la forêt brune.
Hélas! hélas! peut-être un jour,
Voulant me souvenir, tout navré de tristesse,
Je maudirai la froide et l'inerte vieillesse
Capable d'oublier l'amour!

XXXV.

Il ne nous reste donc, après tant de nuits folles,
Qu'à nous dire bonsoir et qu'à nous oublier;
Si tant est que l'oubli puisse nous délier
D'un millier de serments et de tendres paroles.

Mais je ne veux pas dire, alors que tu t'en vas,
Que ce bonheur, c'est ton caprice qui me l'ôte;
Ne me dis pas non plus que tout est de ma faute,
Soyons galants, pour Dieu! ne nous insultons pas.

Nous subissons la loi des choses. — Quand j'y pense,
Je me dis « Pourquoi donc nous être tant aimés,
Pourquoi les soirs d'été si doux, si parfumés,
Ce murmure amoureux ou ce vaste silence? »

Mais, puisque nous souffrons tous deux un mal commun,
Penses-tu donc que rien ne reste de ces choses?
Oh! dis, après avoir tant respiré de roses,
N'en garderons-nous pas je ne sais quel parfum?

Et jusques à la mort, en nos chemins arides,
Le souvenir des temps qui se sont envolés
Ne planera-t-il pas sur nos deux fronts voilés
Où, parmi les baisers, se creusèrent des rides?

*
* *

Mais le temps fatal est venu,
L'amour t'a de nouveau conquise;
Il me semble te voir assise,
Ma chère, auprès d'un inconnu.

Te dit-il les mêmes paroles
Qui jadis ont troublé ton cœur
En dépit du rire moqueur
Qui volait sur tes lèvres folles?

L'amour n'a qu'un air à chanter,
Mais il est si doux et si tendre
Qu'une femme pourrait l'entendre
Pendant toute l'éternité.

Regardant sa tête si chère,
Tu vas glisser entre ses bras,
Et tu lui répètes tout bas
Ce que tu me disais naguère.

*
* *

Non! ta jeunesse est là qui m'aimera toujours;
Tu ne verseras pas les mêmes pleurs d'amour,
Tu n'auras pas la voix si fraîche et si câline!
Le regard de tes yeux qui toujours m'illumine
Ne le percera pas, lui, de sa flèche d'or,
Car ta jeunesse est mienne et m'appartient encor.
Toutes les voix du ciel, dans la nature immense,
Auront beau murmurer l'éternelle romance

De la sainte beauté, du printemps et des fleurs,
Et nous dire d'aimer du profond de nos cœurs,
Nous resterons pensifs au milieu de nos joies;
Si l'herbe est d'émeraude et que le ciel flamboie,
Alors qu'au clair soleil les fleurs resplendiront,
N'osant pas, malgré tout, nous couronner le front
De roses ni de lis, mais de sombres pensées,
Nous porterons le deuil de nos amours passées.

XXXVI.

Nous voguions en mer sous les étoiles;
C'était le bon temps que ce temps-là !
Les brises du nord gonflaient les voiles
De notre barque de gala.

Nous ne pensions pas que la jeunesse
Traverse la vie en papillon,
De nos doigts s'échappe et ne nous laisse
Qu'une poussière et qu'un vain nom!

Et pourtant la mer, sous les étoiles,
Nous prêtait son dos; et nous allions,
Tandis qu'un vent frais gonflait nos voiles
En route vers les millions.

Vers tous les trésors d'un nouveau monde,
Vers la libre vie et vers l'amour! —
Pensions-nous rouler sous l'eau profonde,
Sans tombe et sans larmes un jour?

Car nul n'a pleuré notre naufrage;
Nos malheurs, qui donc les eût redits?
Les gens attardés sur le rivage
Nous croient heureux en paradis.

*
* *

D'autres livreront aussi leurs voiles
Aux traîtres baisers du vent du soir;
D'autres partiront sous les étoiles
Sans même agiter un mouchoir!

Car ils croient en eux, folle jeunesse;
Au départ, ils n'ont aucun regret.
Ils sont abîmés dans leur tendresse :
Pour eux le monde disparaît.

Oubliez le monde, il vous oublie!
Bon voyage alors, partez tous seuls;
La funèbre mer de deuils remplie
    Vous roulera dans ses linceuls.

XXXVII.

Mon âme quelquefois me semble triompher
Des mortelles langueurs dont elle est poursuivie :
Il me revient au cœur une soif de la vie,
Et je t'embrasserais jusqu'à t'en étouffer.

Alors je prends ta main et nous marchons ensemble
Comme des amoureux au premier rendez-vous;
Ils se taisent longtemps, puis, timides et doux,
Parlent les yeux baissés et d'une voix qui tremble.

Ah! te rappelles-tu comme nous nous aimions!
Comme le frôlement de tes cheveux de soie
Me faisait frissonner de désir et de joie!
Alors tu t'arrêtais et nous nous embrassions.

Nous regardions la mer par les vents soulevée,
Nos esprits voyageaient bien loin sans savoir où...
Je ne sais si le bruit des flots m'a rendu fou,
Si je suis mort d'amour ou si je t'ai rêvée.

Oui, ma jeunesse dort, et pour l'éternité !
Ce n'est pas elle, hélas ! qui frappait à ma porte,
Mon cœur n'a point parlé, ma jeunesse est bien morte,
Et ce n'est pas sa voix qui dans l'air a chanté.

Nous marcherons, muets, dans les longues allées
Et sans joindre nos mains, nos lèvres et nos cœurs, —
Car mon âme retombe en ses mornes langueurs
Et j'écoute gémir les vagues désolées.

XXXVIII.

Le temps des lilas et le temps des roses
Ne reviendra plus à ce printemps-ci;
Le temps des lilas et le temps des roses
Est passé, le temps des œillets aussi.

Le vent a changé, les cieux sont moroses,
Et nous n'irons plus courir, et cueillir
Les lilas en fleur et les belles roses;
Le printemps est triste et ne peut fleurir.

Oh! joyeux et doux printemps de l'année
Qui vins, l'an passé, nous ensoleiller,
Notre fleur d'amour est si bien fanée,
Las! que ton baiser ne peut l'éveiller!

Et toi, que fais-tu ? pas de fleurs écloses,
Point de gai soleil ni d'ombrage frais;
Le temps des lilas et le temps des roses
Avec notre amour est mort à jamais.

XXXIX.

C'est le vent qui m'a fait pleurer,
C'est le vent aigu de la plaine,
Qu'on entend geindre et soupirer
Là-bas, comme une chatte pleine...
C'est le vent qui m'a fait pleurer.

Je sentais sa brutale haleine,
Et le vent devenait moqueur;
J'étais dans un manteau de laine
Tout en lambeaux, comme mon cœur!
C'est le vent aigu de la plaine,

C'est lui seul qui m'a fait pleurer;
Qui de ma paupière flétrie
Tant de larmes a su tirer!
C'est le vent qui rage et qui crie,
C'est le vent qui m'a fait pleurer.

XL.

L'année est morte, ding dong!
Ding, deng, dong, l'année est morte;
Janvier attend à la porte
Qu'on lui tire le cordon.

L'année est morte, bien morte!
On va l'enterrer bientôt;
Par la Vierge, il ne m'en chaut,
Par le diable, peu m'importe.

Que l'on mette aussi mon cœur
Dans la fosse de l'année
Où mon âme s'est damnée
Pour un sourire moqueur.

Que dans cette fosse on plonge
Tous les regrets superflus,
Et qu'on ne me parle plus
Du passé qui n'est qu'un songe.

Lugubres cloches de fer,
Roulez à pleine volée
Sur mon âme désolée
Vos lourds carillons d'enfer.

L'année est morte, bien morte !
Et, désespéré, j'attends
Qu'il naisse un nouveau printemps,
Ou que le diable m'emporte.

XLI.

De quoi pouvions-nous bien parler, un soir de mai,
Un soir mélancolique où pourtant je t'aimai
Sous les ténébreuses ramures ?
Où la nature entière était pleine de voix,
Où nos cœurs pénétrés de l'arome des bois
S'endormaient parmi les murmures?

Je ne me souviens pas de ce que nous disions;
Si la fine aile d'or de nos illusions
Battait nos fronts brûlants de fièvres,
Ou si l'amer amour qui nous prit tout entiers,
Enivrant et troublant, le long des verts sentiers
Pressait mes lèvres sur tes lèvres.

Je ne sais pas non plus si nous pensions aux morts,
Aux aimés qui sont morts ; — mais je sais bien qu'alors
Une langueur morne et suprême
Enveloppait mon cœur, et que j'ai frissonné
Comme si tout à coup j'étais abandonné
Des jours passés et de moi-même.

Ah ! oui, je me souviens. C'est mon cœur qui sentait
Dans les brises du soir, dans la calme forêt,
Dans l'immensité de la vie,
S'en aller, s'en aller par lambeaux palpitants
Cet amour qui m'avait absorbé si longtemps,
Et dont j'avais l'âme assouvie.

Je me sentais reprendre impérieusement
Par mes premiers amours, par le grand firmament,
Par la profonde mer dormante,
Par la vieille forêt où, parmi les buissons,
La nature repose au doux bruit des chansons,
Chaude et mystérieuse amante.

Je sentais, inquiet de mon humanité,
S'effacer notre amour qu'avaient fait enchanté

Tant de frais et de jeunes rêves,
Et les mots au hasard sur nos bouches volaient,
Et les souffles du ciel confusément mêlaient
Leur musique au bruit sourd des grèves.

XLII.

Une nuit orageuse et toute sombre. A peine
Un éclair entr'ouvrait l'abîme du ciel noir
Et me montrait la mer épouvantable à voir,
Qui semblait écumer de colère et de haine.

Sur ta face roulaient tes grands cheveux d'ébène,
O ciel ! voilant tes yeux, les étoiles du soir.
Et sur la plage, seul, veillait mon désespoir,
Et j'écoutais le vent comme une voix humaine.

L'amour agonisait dans mon cœur désolé,
Mon avenir s'était, comme la nuit, voilé ;
Et je pleurai longtemps. — J'allais, fou, sans idée,

Laissant mes pleurs couler et se sécher au vent ;
Car je versais alors mes derniers pleurs d'enfant,
Et j'en voulus avoir toute l'âme inondée.

XLIII.

A présent, sur la route où je marche éperdu,
Il n'est pas un seul être et pas un cœur au monde
De qui mon triste appel, en cette nuit profonde,
Puisse jamais être entendu.

Et le cœur qui battait près de mon cœur fidèle
Reste silencieux et glacé par l'oubli ;
Laissant dans le passé l'amour enseveli,
Mon souvenir aux cieux remonte à tire-d'aile.

A présent, sous un ciel sinistre et ténébreux
Je chemine en pensant que j'y voyais naguère
Passer éblouissants des anges de lumière
Qui souriaient aux amoureux.

J'ai devant moi la vie et n'ai point d'espérance,
Ma jeunesse a séché comme l'herbe des champs ;
Et, poursuivi par la douceur des anciens chants,
Je voudrais me coucher dans l'éternel silence.

XLIV.

LA VENGEANCE DES ÉTOILES

C'était du temps que tu venais,
En bondissant comme une chèvre
Dans l'or éclatant des genêts,
T'abattre en riant sur ma lèvre,

Et que, trouvant tout impuissant
A satisfaire nos tendresses,
Nous nous mordions jusques au sang
Dans nos frénétiques ivresses.

Oh ! quelle moisson de baisers
Sous vos regards fut moissonnée,
Cieux délicatement rosés
D'une légère matinée !

Et la nuit, ô nuit folle, nuit
Nuptiale, nuit parfumée
Dont se grisèrent elle et lui,
Vous et moi, chère bien-aimée !

La petitesse de son pied
A mes yeux était plus charmante
Que ce dais royal qu'un millier
D'étoiles blanches diamante...

Qu'importait alors à mes vœux
Leur longue chevelure jaune,
Si d'une boucle de cheveux
Tu me voulais faire l'aumône ?

*
* *

Dans les ténèbres de la nuit,
Avec leurs torches renversées,
Comme des fantômes, sans bruit,
Marchent les étoiles glacées.

A travers les steppes déserts
Où l'aquilon terrible vente,
Elles dardent leurs grands yeux clairs
Qui me pénètrent d'épouvante.

Pourquoi me regarder ainsi,
Et que vous ai-je fait, ô reines,
Pour me poursuivre jusqu'ici
A travers montagnes et plaines?

La nuit est noire, je suis seul,
Et votre œil fixe me regarde...
Me tissez-vous donc un linceul
De votre lumière blafarde?

Dans des robes de noir velours,
Figures pâles et flétries,
Elles me regardent toujours
Comme d'implacables furies.

*
* *

« Par cette nuit si douce où quelque horloge d'or
Te sonnait l'amour, me crient-elles,
Comme un avare étant couché sur ton trésor,
Tu dédaignais les immortelles.

« Tu leur tournais le dos dans ton orgueil humain,
Et pourtant, pendant vingt années,
Elles avaient guidé tes pas dans le chemin
Et veillé sur tes destinées.

Oh! va, par cette nuit l'amoureuse avait beau
Être aussi blanche que la lune,
Chaque étoile tenant un nuptial flambeau,
Tordait sa chevelure brune,

Sa crinière de pourpre ou ses nattes d'or fin
Qui traversaient la nuit profonde
Et qui, grisant le cœur comme un précieux vin,
Versaient des parfums sur le monde.

Et là-haut dans la gloire, au milieu des saphirs,
Nous étions mille fiancées
Vers qui pouvaient monter, sinon tous tes désirs,
Au moins une de tes pensées.

Eh bien, cette nuit-là, puisque tu ne pus voir
Notre clarté perçant les branches,
La plaine soupirant comme un frais encensoir
Et le ciel plein de roses blanches,

Que ta lèvre oublieuse alors ne daigna pas
Laisser tomber une prière,
Partout où le hasard doit conduire tes pas
Nous voulons que notre lumière,

Souvenir et remords, t'aille percer le cœur,
Et qu'inutilement tu lèves
Tes suppliantes mains vers notre éclat moqueur
Comme l'éclat glacé des glaives. »

III

L'AMOUR DIVIN

I.

Qu'ai-je donc? le printemps me trouble et me soulève.
Comme Mercure, j'ai des ailes aux talons,
Et pour m'épanouir dans le ciel bleu du rêve
J'ai la légèreté des divins papillons.

Dieu, comme mon cœur bat! Pourtant, dans les ténèbres
S'est endormi l'amour de ma jeunesse en fleur;
Je l'ai mis dans la tombe avec des chants funèbres,
Et voici que je sens se réveiller mon cœur.

Je n'aime pas, pourtant. Mais le ciel est en joie,
Mais les bois ont verdi pendant que j'ai pleuré,
Et la brise de Mai sous qui le gazon ploie
Va butiner l'encens chez les roses du pré.

Et sur le bord des mers, le long du sable lisse,
En chantant un couplet d'amour et de printemps,
Comme un sylphe, marchant bien moins qu'elle ne glisse,
Passe une belle fille et qui n'a pas vingt ans.

*
*

Ce n'est pas toi que j'aime, ô belle jeune fille
En qui palpite et vit la jeunesse des fleurs;
Et pourtant, sais-tu bien? ton œil superbe brille,
Et je pourrais t'aimer dans le rire ou les pleurs.

Ce n'est pas toi que j'aime, et cependant je t'aime,
Mon cœur te trouve belle et te salue, ô toi
Dont les cheveux tressés forment un diadème
Près de qui pâlirait la couronne d'un roi.

Vas en paix, car mon cœur est mort dans ma poitrine,
Car le souffle des vents est plus doux que ta voix,
Et quand la passion gonflera ta narine,
Je me réfugierai dans le calme des bois.

J'écouterai chanter les vagues immortelles
Qui roulent au soleil en lançant des éclairs,
Et quand j'évoquerai mes amours infidèles
Un rire éblouissant traversera les airs.

*
* *

O vous que nous prenions pour confidents naguère,
Splendide ciel d'azur, astres de diamant,
Océan dont les flots vibraient dans la lumière
Et voilait nos aveux d'un murmure charmant;

Certes, vous saviez bien qu'insoucieuse et folle
S'envolerait l'ardeur des premières amours;
Et tout alors semblait croire à notre parole
Qu'un souffle cependant emportait pour toujours.

Vous nous laissiez l'erreur bien aimée et bénie,
Quand nous nous parjurions, vous mentiez avec nous;
Vous versiez dans nos cœurs votre immense harmonie
Et rien ne nous disait que nous étions des fous!

Merci d'avoir menti, car en nos âmes vierges
Cet infidèle amour nous est resté sacré,
Et les nuits d'autrefois s'illuminent de cierges
Qu'aux quatre coins du ciel tient un ange éploré.

Vous nous avez laissés dans notre bonheur vague,
Eh bien! soyez bénis, car nous étions heureux; —
Depuis, le fiancé n'a pu garder sa bague,
Et c'est de vous, ô ciel, que je suis amoureux!

C'est de vous, ô vallons paisibles, pleins de roses,
De vous, collines d'or que baise le soleil;
De vous, ô chastes fleurs depuis une heure écloses,
Car nul visage humain, fleurs, ne vous est pareil.

C'est de vous, sombres bois dont le silence enivre,
C'est de toi, vaste mer qui palpites sans fin,
Et que mon cœur troublé sent frissonner et vivre
Quand tu bondis devant l'étoile du matin!

*
* *

Ainsi donc vous pouvez passer, ô filles brunes,
Et vous dont le soleil dore les cheveux blonds;
Je n'ai plus de chansons que pour la douce lune,
Je n'ai plus de baisers que pour les papillons.

Vous ne me verrez plus à genoux, l'œil en larmes,
Je ne redoute plus votre rire moqueur :
La profonde nature a d'invincibles charmes
Et l'univers entier va me remplir le cœur!

II.

Comme des cavaliers innombrables, les flots
S'avancent vers la terre avec de longs murmures,
Et des gémissements confus, et des sanglots;
Et, sous le grand soleil qui les frappe, les flots
Miroitent comme des armures.

Et la croupe des flots étincelle au soleil,
Au soleil de juillet qui les frappe et les perce;
Comme autrefois, venant de l'orient vermeil,
La croupe des chevaux miroitait au soleil
De l'Ionie et de la Perse.

Que vont-ils conquérir, les innombrables flots?
Rien! la nature tient la bride à la tempête;
Seulement, il leur faut porter une Délos.
L'île qu'il faut rouler sans trêve, c'est, ô flots!
L'éternel rêve du poëte.

Faites-le resplendir au grand soleil d'été
Du torride équateur qu'il tente l'aventure;
Portez-le dans le monde et dans l'immensité,
Afin qu'il garde en lui, sous le soleil d'été,
La majesté de la nature.

III.

Entre le ciel et l'eau j'ai cheminé longtemps,
J'ai rempli mes poumons de la brise marine :
Mer, rugissante mer que nuit et jour j'entends,
J'ai bercé mon ennui sur ta large poitrine.

Merci d'avoir ouvert quelque chemin nouveau
A celui que la terre avait banni loin d'elle ;
Ton incessant murmure apaisa mon cerveau,
Je n'entends plus la voix de mon cœur infidèle.

Car il se lamentait sur ses amours défunts,
Il saignait du regret d'avoir perdu son rêve ;
Et tout s'est dissipé dans tes âcres parfums,
Et j'ai tout oublié quand j'ai quitté la grève !

Mes remords sont pareils aux pâles matelots
Qui dorment à jamais sous le linceul de l'onde;
Qu'ils y restent, roulés par d'innombrables flots,
Sans se lever jamais de leur couche profonde.

Et je tendrai les bras vers l'azur immortel
Qui sourit dans sa gloire à mes tendresses vagues;
Je n'aurai pour amour que la mer et le ciel
En regardant bondir lascivement les vagues!

IV.

LA MER AMOUREUSE

Un murmure, un souffle, un rêve
M'est parvenu de la grève
Où pleurait la grande mer.
Etait-ce une voix de femme?
J'en ai conservé dans l'âme
Comme un souvenir amer.

Ah! c'est le vent dans l'étendue!

Amer, et pourtant bien doux;
Je me suis mis à genoux

Dans les ténèbres profondes
De la triste et calme nuit,
Où passe et s'évanouit
Un frisson d'or sur les ondes.

Ah! c'est la houle qui gémit!

Pourtant, la nuit était brune,
Bien brune, et sans clair de lune;
Ce mystérieux frisson
Venait de la chevelure
De l'ange dont la voix pure
Murmurait une chanson.

Ah! c'est le vent dans l'étendue!

Il existe des Esprits,
Bien que tous n'aient pas compris
Ces êtres faits de chimères,
Par les poëtes rêvés;
Et les autres sont privés
De nos voluptés amères.

Ah! c'est la houle qui gémit!

Celui-ci, je m'imagine,
Était d'essence divine,

Invisible et souriant;
Je sentais bien sa présence,
J'écoutais dans le silence
Cette âme de l'océan.

Ah! c'est le vent dans l'étendue.

On a beau parler toujours
Des matelots sans secours
Ensevelis sous les vagues;
Moi, je crois à ta douceur,
Mer! tes paroles de sœur
Sont amoureuses et vagues.

Ah! c'est la houle qui gémit!

Jamais, ô profond abîme,
Je n'ai pu croire à ton crime,
A tes colères d'un jour;
Parce que, la nuit, tu chantes
De longues plaintes touchantes
Et sembles pâmer d'amour.

Ah! c'est le vent dans l'étendue!

Et peut-être tu gémis
Que des souffles ennemis

T'aient fait le sépulcre immense
Où, dans un linceul de flots,
D'aventureux matelots
Ont expié leur démence.

Ah! c'est la houle qui gémit!

Tu te lamentes, et brises
Doucement tes lames grises
Sur le sable, et tu te plains
A la sourde destinée
D'être à jamais condamnée
A rouler des corps humains.

Ah! c'est le vent dans l'étendue!

Mais viens à moi, viens à moi,
Jusqu'à mes pieds; car j'ai foi
En ta mystique tendresse;
Je sens que je vais t'aimer,
Et mon cœur peut te nommer
Son éternelle maîtresse.

Ah! c'est la houle qui gémit!

Je jette en ton sein splendide
Qui monte et baisse, sans ride

Et comme un miroir ami,
Tant de choses dépensées
Et tant de vaines pensées
Qui jusqu'ici m'ont blêmi.

Ah! c'est le vent dans l'étendue!

Désormais tous mes sanglots
Se mêleront à tes flots;
J'écouterai ton génie
Psalmodier tes ennuis,
Et je bercerai mes nuits
Avec ta grande harmonie.

Ah! c'est la houle qui gémit!

Viens, ô superbe éplorée,
Donne-moi la paix sacrée
D'un inaltérable amour;
Pour adoucir ton murmure,
Je te donne, je le jure,
Toute ma vie en retour.

***

C'est le vent dans l'étendue,
C'est la houle qui gémit,
C'est l'amphitrite éperdue
Qui sanglote et qui frémit;

C'est la mer immense et belle
Qui vient mumurant à moi,
Qui me flatte et qui m'appelle,
Prise d'un étrange émoi;

C'est la voix des flots tranquilles
Qui s'élève dans la nuit,
Et l'on dirait qu'immobiles
Ils savent parler sans bruit;

Un je ne sais quoi qui charme,
Qui pénètre et qui ravit;
La mer n'est plus qu'une larme,
Elle aime! Elle aime! Elle vit.

V.

L'air était doux. C'était l'heure où le jour décline;
L'azur ensoleillé souriait doucement.
Le vent du soir chantait sur la haute colline,
Dans le ciel parfumé montait un bruit charmant.

Car les oiseaux sentant venir la nuit tranquille
Saluaient le coucher d'un beau jour glorieux;
Et l'écho chuchotait, et le bois immobile
Longuement y mêlait son murmure soyeux.

La rose s'inclinait mollement sur sa tige
Et versait ses parfums dans un demi-sommeil :
Et l'on aurait passé, comme pris de vertige,
Sa vie à rêver là des rêves sans réveil.

VI.

AUTREFOIS

Je me rappelle un soir des temps où j'ai vécu
Comme un autre, laissant s'épanouir mon âme
Aux sereines clartés des beaux yeux d'une femme
Qui m'avait regardé, et qui m'avait vaincu.

Je me rappelle un soir de cette époque ancienne;
Au brusque vent de nuit se tordaient ses cheveux,
Et je la suppliais du sourire et des yeux,
Et ma main étreignait si doucement la sienne!

Pourtant, bien que le flot murmurât jusqu'à nous,
Que nous eussions vingt ans et qu'elle fût si belle,
Comme un ange attristé qui referme son aile,
Elle ne me dit rien, ce soir de rendez-vous.

Si ta main tout à coup, chère âme, fut glacée,
Si ta bouche perdit son rire et ses baisers,
C'est qu'un frisson mortel nous ayant traversés,
Nous eûmes tous les deux une même pensée.

La mort inévitable et la fatale nuit
Qui devait, tôt ou tard, peser sur nos paupières
Et l'éternel sommeil que l'on dort sur les pierres
Dans la vallée où nul soleil n'a jamais lui.

Cette fin de l'amour, comme de toutes choses,
Ce silence des cœurs qui battaient autrefois...
Puis, autour du tombeau des pas, des bruits de voix,
Et le suprême oubli tout parfumé de roses!

La foi des jours anciens a fini par tarir,
Nul ne pense bondir jusqu'aux cieux d'un coup d'aile;
Et ne comprenant rien à la vie immortelle,
Chaque jour, en vivant, nous nous sentons mourir.

Ainsi, rien ne devait rester de notre extase!
Nos jours délicieux devaient donc s'échapper
Comme, goutte après goutte, et pour se dissiper,
L'eau s'échappe à travers les fêlures d'un vase!

Et tristes, nous songions. Le sifflement aigu
Des bises se mêlait à la clameur des vagues;
Et maintenant, perdu dans des souvenirs vagues,
Je me rappelle un soir du temps où j'ai vécu.

VII.

AUJOURD'HUI

O clairs ruisseaux qui des collines
Avec des murmures coulez
A travers les prés déroulés
Devant vos ondes cristallines
Qui laissent, sous le ciel changeant,
Voir un sable d'or ou d'argent ;

Fraîches fontaines où se baigne
La lune aux tièdes nuits d'été,

Lorsque, dérobant sa beauté
Derrière un nuage, elle peigne
Ses beaux cheveux tombant à flots
Sur ses épaules et son dos ;

Grottes, forêts sombres et vertes,
Consolatrices des grands cœurs
Qui, fuyant les rires moqueurs,
Après tant de douleurs souffertes
Sous votre ombre ont été chercher
L'oubli du monde et se cacher ;

O sentiers déserts, pleins de roses,
Pleins de parfums et pleins d'oiseaux,
Brises chantant dans les roseaux,
Fleurs sauvages à peine écloses —
Tout ce que le riche univers
Porte en germe de printemps verts,

Vous êtes à moi ! tous les charmes
Des magiciens d'autrefois
Me retiennent au fond des bois :
Vous êtes mon rire et mes larmes,
Et nos âmes ne font plus qu'un
Suave et mystique parfum.

*
* *

A présent que mon âme est mêlée à la vôtre,
Nature dont j'entends les sanglots et les cris,
Que celui qui fut moi n'est plus pour moi qu'*un autre,*
De ceux qu'on a connus et que l'on a chéris;

Que s'est évanouie au souffle des années
La forme en qui j'avais incarné mon amour,
Et qu'entre deux feuillets je retrouve fanées
Ces fleurs que, tant ému, je reçus d'elle un jour;

A présent que vainqueur des misères du monde
Comme d'un cauchemar qui fuit à tout jamais,
J'ai retrempé mon cœur dans une mer profonde
De force, de jeunesse et d'éternelle paix,

Que m'importe la mort? A qui m'arrache-t-elle?
Quels adieux, quels sanglots me briseront le cœur?
Précipité d'un bond vers la vie immortelle,
Je lègue ma poussière à la nature en fleur!

Entre ses doigts puissants tout se métamorphose ;
Qu'elle fasse de moi tout ce qu'elle voudra !
Et transformé, mon être — oiseau, lumière ou rose —
Dans l'air rayonnera, volera, fleurira.

VIII.

MATIN

Un adorable ciel de mai,
Rose et frais; le soleil va luire,
Et la terre à son bien-aimé
Envoie un salut parfumé :
Les oiseaux vont chanter, les roses vont sourire.

On sent frissonner sous les toits
Un rayon de lumière blonde;
Au loin sangloter à mi-voix
La source amoureuse des bois,
Et circuler dans l'air la jeunesse du monde.

Roses, violets, orangés,
Flottant au vent qui les soulève,
De petits nuages légers
Plus que des oiseaux passagers
Traversent l'étendue et passent comme un rêve.

Et, dans leur vol vertigineux
Au travers de l'espace immense,
Les beaux nuages lumineux
Emportent jusqu'au fond des cieux
Mon cœur qu'ils ont grisé d'azur et de silence;

Et qui fuit dans l'immensité
Parmi le satin et la moire,
Ébloui, presque épouvanté,
Sur des flocons roses porté
Et comme enveloppé dans un brouillard de gloire.

IX.

LES FÉERIES DE LA MER

La mer, la mer! Oh! regardez là-bas
La grande mer toute blanche de voiles!
Le soleil d'or prend la mer dans ses bras
En des baisers étincelants d'étoiles.

Paillettes d'or, saphirs et diamants
Font miroiter le riche écrin des vagues ;
La nymphe glauque aux murmures charmants
Peut prendre là colliers, chaînes et bagues.

Et le poëte amoureux des splendeurs
En qui l'on voit s'épanouir la vie,
Aux flots, aux cieux, aux sereines grandeurs
Mêle son âme éperdue et ravie.

Et vers le ciel il lève les deux mains :
Salut ! salut ! sainte beauté physique !
Nous ignorons les sombres lendemains,
Mais roule, ô mer, ta profonde musique !

Quand verra-t-on s'éteindre le soleil,
Et quand la mer, la grande âme vivante,
Ensevelie en l'éternel sommeil,
Deviendra-t-elle un lit noir d'épouvante ?

Silencieuse épouvante des nuits,
Sans rayons d'or et sans ouragans sombres...
Quand se perdront les formes et les bruits
Dans l'océan mystérieux des ombres ?

Qui le dira, soit-il prêtre ou savant ?
Hors le soleil, tout est obscur au monde :
Mais quelque jour se lèvera le vent
Pour balayer l'existence féconde.

Mais nous, pourquoi penser à l'avenir ?
Joyeuse mer, tu n'en es pas moins belle,
Et le soleil, avant de se ternir,
Jette en nos yeux encore une étincelle.

Et nous t'aimons, nature au cœur amer,
Grande nature impassible et divine !
Quand d'un rayon tu réjouis la mer,
La volupté fait bondir ta poitrine.

Et quand l'amour de tes splendeurs nous prend,
Nous te donnons notre sang et nos âmes,
Et le souci de l'art tranquille et grand
Bouche nos yeux à la beauté des femmes.

Nous savons bien que nous ne pouvons pas
A tout jamais nous suspendre à ta bouche ;
Et que vers nous s'avance à larges pas
La mort, l'amante effroyable et farouche.

Mais va, sois belle, et nous t'adorerons,
Que les flots d'or et d'azur soient ton trône ;
Nous courberons l'orgueil de nos grands fronts
Sous un rayon du couchant vert et jaune.

Et nous verrons saphirs et diamants,
Paillettes d'or et rubis des soirées
Étinceler au cou des flots charmants,
Dans les cheveux des vagues empourprées!

X

O bon soleil, par qui tout se métamorphose,
Pourpre qui vêts le sol et frissonnes sur lui,
Dans les jardins du ciel tu t'es épanoui
Comme un large bouton de rose.

Quand la brise, apportant un parfum de fraîcheur,
Soulève les cheveux des belles matineuses,
Toi, tu sèmes dans l'air tes feuilles lumineuses
Qui colorent l'azur d'une exquise rougeur.

Comme un prince aux splendeurs vraiment orientales
Ou comme le plus grand des empereurs romains,
Divine fleur, tu fais tomber sur les chemins
Ta neige rose de pétales.

Il en tombe toujours ! Chacun peut à loisir
Absorber à longs traits la lumière sacrée :
La rose est toujours là, radieuse, empourprée,
D'où s'exhalent sans fin la vie et le plaisir.

XI.

Que la brise du ciel est légère et joyeuse,
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles !
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles !

Oh ! quand la sombre nuit apparaît, et déploie
Ses ailes, lentement, comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve!
L'Océan monstrueux me donne le vertige.
La lune, que le flot fait danser et soulève,
Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

Là-bas de grands oiseaux traversent l'air tranquille,
Mêlant à l'harmonie exquise du silence
Le faible battement de leurs ailes... la ville
Rêve derrière moi qui me souviens et pense.

Qu'il ferait bon mourir par cette nuit si belle !
S'anéantir, mêler son âme à l'âme errante
Des parfums délicats que chasse devant elle
La brise de la mer qu'ils ont faite odorante !

Dans le monde des sons, des parfums et des nues,
Dans cet éblouissant et fantasque royaume
Où, subissant l'effort de causes inconnues,
Pour reparaître ailleurs fuit sans cesse l'atome !

Ne plus penser ; et dans la nuit fraîche et sereine
Où la lune d'argent sur les vagues tournoie,
Enfin débarrassé de cette écorce humaine,
Ne plus jamais pleurer, même des pleurs de joie !

XII.

L'air m'enveloppe et me caresse;
Noyé dans la douceur du bleu,
Mon cœur déborde de tendresse
Et je m'abîme dans mon Dieu.
Bien souvent, couché sur la terre,
Je voudrais saisir le mystère
De sa vie et de son amour;
Je cherche à pénétrer son rêve,
Et j'entends bouillonner la sève
Sous son vert corset de velours.

Femelle aux larges seins, Cybèle,
O déesse, parleras-tu ?
N'entends-tu pas que je t'appelle,
L'âme aux lèvres, tout éperdu ?
Je ne te ferai point de trêve,
O terre, avant que tu soulèves
Dans des combats d'amour sanglants
Ce voile épais qui te dérobe,
Qu'on puisse déchirer ta robe
Et sentir palpiter tes flancs !

Je t'ai donné toute mon âme,
Pourquoi fuir quand je te poursuis ?
Nature, es-tu tellement femme
Qu'on ne puisse t'aimer deux nuits ?
Que, les bras brisés de caresses,
La tête encor chaude d'ivresses
Et t'aimant jusques à mourir,
Toi, depuis longtemps assouvie,
Tu nous rejettes dans la vie
Pour recommencer à souffrir ?

*
* *

Malgré tout ta forme m'obsède,
O chère et lointaine beauté ;
En dépit de ma volonté
Je sens que mon faible cœur cède.

J'en reviens à me souvenir ;
Si nos cœurs une fois encore
Soupirent : *no more — never more,*
Pourront-ils jamais en finir ?

A cette gloire qui m'enivre
Les yeux obstinément fermés,
Dans un profond rêve abîmés
Nous ne savions qu'aimer et vivre.

En face de la mer, debout,
Sans écouter sa voix profonde,
Egoïstes, tout seuls au monde,
Nous nous aimions bien, malgré tout.

Ma hautaine mélancolie
S'est faite hôtesse des forêts :
J'avais cru que je t'oublierais —
Je ne sais pas comme on oublie.

Quand la mer est comme un miroir,
J'y vois ton image quand même,
Et c'est peut-être toi que j'aime
Dans cette volupté du soir.

*
* *

Non, c'est un souvenir douloureux, inutile,
Le souvenir d'un bien qui ne reviendra pas ;
Je ne puis à présent retourner pas à pas
Au vallon du passé, joyeux et si fertile.

Des bords de l'horizon où tu sembles errer,
O nuit paisible, monte au ciel crépusculaire ;
Car la cime des monts d'une rougeur s'éclaire
Et devant le soleil je ne pourrais pleurer.

Viens, ô nuit, et déploie en silence tes ailes
Sur la mer magnifique et triste qui s'endort :
Les étoiles du ciel versent des larmes d'or,
Et je suis envieux des douleurs éternelles.

XIII.

Mon cœur saigne en voyant passer les belles filles,
Les filles qui s'en vont chantant ou bien rêvant,
Légères comme un rêve et leurs cheveux au vent,
Et prennent le chemin des obscures charmilles.

Je ne les suivrai plus, les filles aux doux yeux,
Par les sentiers obscurs qui se perdent dans l'ombre
Où chuchotent sans fin de longs baisers sans nombre
Qui font bénir la vie et dédaigner les cieux.

Mon cœur ne se veut plus laisser prendre en leurs trames,
En ces trames d'amour qu'elles savent ourdir,
Et le printemps a beau renaître et reverdir,
Je veux fermer mes yeux au sourire des femmes.

Et pourtant, mon cœur saigne à les voir s'éloigner,
Leurs grands cheveux au vent, joyeuses et légères;
Les heures d'autrefois qui me furent si chères
Sonnent dans ma mémoire et vont encor sonner,

Et sonneront toujours, tant que les belles filles
Passeront près de moi me regardant un peu,
A leur virginité disant un long adieu,
Avant de se livrer aux profondes charmilles.

XIV.

Sans but, j'ai devant moi cheminé nuit et jour
Bien des nuits, j'ai songé devant le ciel paisible
Sans qu'il tombât jamais du dôme inaccessible
Une larme d'étoile en mon cœur plein d'amour.

Oh ! que les temps passés sont loin ! que je les aime !
Et comme je voudrais me jeter à genoux
Devant la vision aux yeux chastes et doux
Qui refoulait en moi le doute et le blasphème !

Qu'il ferait bon se voir et se presser les mains,
Et pleurer en songeant aux lointaines années,
Et parfumer nos cœurs de tant de fleurs fanées
Dont notre insouciance a jonché les chemins !

Le vent a balayé toutes ces chères traces.
Et moi, dans la forêt des désespoirs perdu,
Comme pour mesurer mon cercueil étendu,
J'entends hurler le vent lamentable qui passe.

XV.

N'est-il pas un remède, et ne guérit-on pas?
Dois-je compter mes jours comme des grains de sable
Et les passer à regretter l'irréparable?
Je ne sais quelle voix a murmuré tout bas.

Je ne sais quel frisson me pénètre de joie,
L'air est léger, le ciel semble rire et chanter;
Est-ce donc que mon cœur ne peut plus palpiter
Au long frôlement de la soie?

Si je pouvais noyer son souvenir, brûler
Avec ses lettres tout ce qui me reste d'elle,
Avec quelle gaîté je serais infidèle,
Que je me laisserais aisément consoler!

Mais je reste immobile et je ne peux rien dire,
Bien qu'en face de moi, dans un rêve, là-bas,
Mille femmes soient là qui me tendent les bras
Avec un étrange sourire.

J'écoute, je regarde, elles vont s'envoler...
Oh ! puissé-je mourir pour aimer l'une d'elles!
Je les vois voltiger comme des hirondelles,
Et ces oiseaux du ciel se mettent à parler.

Écoute, écoute, je suis blonde,
Ta maîtresse l'était aussi;
Mais ma tendresse est plus profonde...
Veux-tu m'aimer? — Merci, merci!

Je te trouve belle, qu'importe?
Je suis comme un enseveli!
On a scellé sur moi la porte,
Je suis enterré dans l'oubli.

— Écoute, écoute, je suis brune :
Mon front, sous ses longs cheveux noirs,
A la pâleur du clair de lune
Et la tristesse des beaux soirs.

Veux-tu de moi? — Mon cœur se lève...
Tu n'as, vaine ombre de plaisir,
Ni le sourire de mon rêve
Ni la forme de mon désir.

— Écoute, écoute, je suis rousse;
On me dit, aux pays lointains,
Très-cruelle; mais je suis douce
Comme la fraîcheur des matins.

— A l'ombre des mélancolies
J'ai senti mon cœur se fermer;
Je ferais pour toi des folies,
Mais je ne pourrais pas t'aimer.

XVI.

Pourquoi tenter d'aimer? Solitaire et farouche,
A quoi bon dépenser tant d'efforts superflus?
Une telle amertume a desséché ma bouche
Que jamais les baisers n'y refleuriront plus.

Puis-je donc, secouant l'ennui qui me torture,
Étreint par ces désirs venus on ne sait d'où,
Pour mordre à belles dents une ample chevelure
Dans des spasmes d'amour me rouler comme un fou?

Et puis-je aux soirs d'automne et sous la lune amie
Qui de ses rayons blancs satine l'oreiller
Bercer une autre enfant sur mon cœur endormie,
D'un baiser sur le front n'osant la réveiller?

Ah! puisque le printemps me fait l'âme glacée,
Qu'on me voit frissonner au clair soleil de mai,
C'est, hélas! que mon âme épuisée et lassée
A perdu sa vigueur pour avoir trop aimé.

Les roses plus d'un jour peuvent vivre sans doute
Dans la fraîche rosée et la clarté du ciel :
Moi, j'ai tout effeuillé pour parfumer la route
Où passait mon amour qui semblait éternel.

O bien-aimée, alors le flot blond de tes tresses
Devait m'illuminer toujours de rayons d'or;
Je mentais à mon cœur en faisant ces promesses,
Et je n'ai pas le cœur de lui mentir encor.

XVII.

Une nuit je marchais dans la campagne obscure;
Je cherchais, à travers les bois et les ravins,
Ce calme et cette paix du cœur vraiment divins,
— L'inébranlable temple où siégeait Épicure.

Mais, je ne sais pourquoi, j'eus un frissonnement :
J'avais dans les cheveux des perles de rosée!
Toute cette nature endormie, apaisée,
Plus cuisant et plus vif réveillait mon tourment.

Et la lune — c'était l'heure qu'elle se lève,
Vint à s'épanouir comme une large fleur.
Je lui criai : « Descends jusqu'au fond de mon cœur,
Cache-toi dans ma vie et parfume mes rêves. »

Et dans sa souriante et fière majesté
Elle continua d'éclairer la colline;
Chaque rayon m'était comme une javeline
Dont la pointe fouillait mon cœur ensanglanté.

Elle était aussi blanche, aussi froide qu'un cierge;
Cette pâleur de mort, cet air silencieux,
Je crus voir un convoi qui passait dans les cieux,
Et je tendis les bras vers l'implacable vierge!...

Mais la lune est si haut qu'on ne peut lui parler,
Elle n'écoute rien, cette orgueilleuse reine!
Et l'on pourrait mourir sans qu'elle prît la peine
De vous faire un sourire et de vous consoler.

XVIII.

Tu m'as tendu les bras, ô puissante déesse,
Nature qui semas, dans ton luxe inouï,
Les astres par milliers dans le ciel ébloui,
Comme les tourbillons d'une poussière épaisse.

Tu me disais : « Ton cœur a saigné de tendresse
Pour un rêve léger qui s'est évanoui ;
Veux-tu m'aimer d'amour ? » — Et vaincu, j'ai dit oui,
Croyant boire à ton sein l'éternelle jeunesse.

J'ai façonné mon cœur à de telles amours
Qu'en me voyant passer silencieux toujours
Les autres me craignaient et m'appelaient un sage.

Je ne sais pas si, comme une femme, tu mens;
Mais tes soupirs de feu m'ont brûlé le visage
Et tu m'as étouffé dans tes embrassements.

XIX.

Dans les splendeurs orientales
Se lève le soleil en feu ;
Voici qu'il neige des pétales
De roses blanches, dans l'air bleu.

O brises d'avril, matinée
Où, s'éveillant d'un air vainqueur,
Les fleurs de la nouvelle année
Ont toutes une perle au cœur !

Musique allègre ou solennelle,
Longs murmures, soupirs des bois
Qu'un vent emporte sur son aile,
Doux comme un soupir de hautbois ;

Extase infinie et muette
Que traverse joyeusement
Le cri perçant d'une alouette
Dans les hauteurs du firmament !

*
* *

Je dois être heureux, car la vie
Embaume et chante autour de moi,
Et semble folâtrer, ravie,
Pleine d'un indicible émoi;

Je dois être heureux, car les choses
S'épanouissent au soleil,
Devant moi, l'amoureux des roses
Et de l'aurore au front vermeil.

Jamais dans les rêves étranges
Que j'ai si tendrement aimés,
Où je voyais passer des anges
Éblouissants et parfumés,

Non, jamais mon cœur et ma tête
Comme en ce matin enchanté
N'ont eu si merveilleuse fête
De mélodie et de clarté.

Jamais senteurs si pénétrantes
N'ont grisé mon âme et mes sens,
Comme si les brises errantes
Roulaient des nuages d'encens.

L'azur étincelle et flamboie
Comme un gigantesque saphir,
Et la terre bondit de joie
Sous le fouet cruel du désir.

*
* *

Je dois être heureux, mais la vie
Ne peut secouer ma langueur,
Ou faire fleurir quelque envie
Dans l'affreux désert de mon cœur.

Tout passe autour de moi : la brise,
La chanson des bois, l'air des champs,
Sans que rien m'échauffe ou me grise,
Souffles, rayons, parfums et chants.

Le sombre et froid oubli retombe
Sur mon âme comme un linceul,
Car j'ai mis mon cœur dans la tombe
Et depuis longtemps, je suis seul.

Un souvenir me hante encore;
C'est le passé qui vient me voir,
Et comme un rouge météore
Illumine mon désespoir.

* * *

Mois d'avril, coupe fraîche et pure
Où chacun s'enivre d'amour,
Tu as ravivé la blessure
Qui saigne à mon flanc pour toujours ;

Et ta voix légère et sonore,
Du plaisir fêtant les élus,
Me fait trouver plus douce encore
Une voix que je n'entends plus !

* * *

Mais quoi ! ma tristesse est un leurre,
Je ne peux même plus souffrir;
Au printemps l'on rit ou l'on pleure,
Et j'ai vu mes larmes tarir.

Mon cœur ne bat plus; ma pensée
Qu'a tuée un dernier sanglot,
Flotte au hasard toute glacée,
Ainsi qu'une morte sur l'eau.

Toutes ces choses sans pareilles
Disparaissent de devant moi ;
Les fleurs suaves et vermeilles
Pâlissent et meurent d'effroi.

Partout je vois l'herbe qui sèche ;
Et le beau matin enchanté
Qu'éveillait une brise fraîche
Est frappé de stérilité.

Les arbres, pareils à des ombres,
Gémissent, tordant leurs bras nus,
Et les vents qui deviennent sombres
Soufflent des poisons inconnus.

Le monde est un désert sans borne
Où brûle un implacable jour,
Et que traversent, le front morne,
Les désenchantés de l'amour.

XX.

My native land, good night.

BYRON.

Éteignant ses pâles étoiles,
Rougit le ciel oriental ;
Le vent de mer gonfle nos voiles
Pour quitter le pays natal.

Sachant comme le sort est traître,
Je vais aller au cabaret
Pour la dernière fois peut-être
Boire un verre de vin clairet.

Ce soir donc, je suis ma fortune
Au caprice léger du flot,
Et je regarderai la lune
Battre des entrechats sur l'eau.

La vie, ah ! c'est une misère
Pour qui vit ses rêves trahis !
Et cependant mon cœur se serre
En quittant le sol du pays.

Mais je suis las de vivre à l'aise
Sous notre ciel toujours clément,
Et je veux dans la brume anglaise
Voguer mélancoliquement.

Or, avant que le soir ne vienne,
Tavernier qui ne comprends pas, —
Je veux te raconter ma peine
Et pourquoi je m'en vais là-bas.

Sache donc qu'une matinée
On me vit tomber amoureux,
Et que pendant toute une année
Je vécus comme un bienheureux.

Mais tout au monde est périssable;
Depuis que mon amour a fui,
Mes jours, comme des grains de sable,
Roulent au souffle de l'ennui.

A présent, je ne vois personne,
Je suis triste et je me souviens!...
Mais j'entends la cloche qui sonne,
Je finirai si je reviens.

*
* *

A l'heure de la marée haute
Nous sommes partis: c'est fini.
On voit le sommet de la côte
D'un rayon de lune jauni.

Tout s'efface. A travers le monde
Je vais promener mon ennui, —
Ou me coucher sous l'eau profonde...
Mon pays natal, bonne nuit!

XXI.

Away! Away!
BYRON.

Allons, la mer est belle et la brise se lève,
Les étoiles du soir palpitent dans les cieux;
O vaisseau du hasard, sur l'océan du rêve,
Emporte-nous si loin que falaise ni grève
Ne trouble plus jamais le calme de nos yeux.

Toi seul peux me comprendre, infini d'amertume,
Ta grande voix est chère aux cœurs désabusés;
Noir sur le pâle ciel le steamer crache et fume,
Et moi, je vois flotter dans la blanchâtre écume
Mon illusion morte et mes espoirs brisés.

Donnerai-je une larme à la terre adorée
Où tous mes souvenirs reposent à jamais?
Ah! la voûte d'azur splendidement dorée
M'invite à noyer tout dans la coupe sacrée
De l'extase divine et de la grande paix.

La mouette en passant m'effleurera de l'aile
Et s'enfuira dans l'air, pareille aux jours perdus —
Et, sentant que mon âme à l'univers se mêle,
J'appuierai, sombre amant d'une Beauté nouvelle,
Mes deux bras sur mon cœur pour qu'il ne batte plus.

XXII.

A LORD BYRON

Ah! vivre comme toi, grand cœur désespéré,
Et mourir comme toi sur la terre étrangère;
S'enfuir en Orient pour chercher la lumière,
Et chanter jusqu'au bout comme un cygne sacré.

Ayant tout épuisé, l'amour, le vin doré,
Toi, tu n'attendis pas le commandeur de pierre;
Et tu sus te créer une ivresse dernière,
Trépassant en héros et de gloire entouré.

Oui, la mer te lassait de sa plainte éternelle,
Car ton âme, ô Byron, était plus grande qu'elle;
Et, fatigué de tendre à l'Inconnu tes bras,

Tu voulus d'un seul bond te jeter dans l'abîme,
O poëte immortel, effrayant et sublime
Qui mourus pour un rêve et qui n'y croyais pas!

XXIII.

Par une nuit d'été délicieuse et triste
(Des nuits qui font chanter nos souvenirs en nous),
Je voguais, caressé par le vent frais et doux
Sur une mer gris-perle aux reflets d'améthyste.

Que les parfums du soir répandaient de langueur!
Quel brouillard délicat, léger, flottait sur l'île!
Ah! les larmes ont dû, par cette nuit tranquille,
Monter à bien des yeux et gonfler bien des cœurs!

Tous ceux dont l'âme encor naïve et vigoureuse
Vers l'inconnu tendait ses deux ailes, — ceux-là,
Quel vent mystérieux dans leur cheveux souffla,
Qui les lançait au large en pleine mer joyeuse!

Et ceux dont la douleur avait brisé l'essor,
Qui vivaient du passé comme d'un divin rêve,
Oh! pour ceux-là, combien s'élevaient sur la grève
De tendres souvenirs qui les charmaient encor!

La mer, silencieuse et palpitant à peine,
Brillante de clartés étranges, paraissait
Le miroir où la nuit amoureuse tressait,
En souriant, ses lourds et beaux cheveux d'ébène.

*
* *

Les yeux au ciel où vers de mystiques amours
Fuyait la blanche lune ainsi qu'une colombe,
Et l'oreille attentive aux clapotements sourds
Des rames s'abattant sur les flots de velours,
Je descendais en moi comme dans une tombe.

Comme dans un caveau solitaire et glacé
Où les morts sont couchés dans des poses tragiques,
Gardant la mine, encor, de leur orgueil passé;
Mais le vol des hiboux les a seul caressés,
Et le vent de la nuit est leur seule musique.

Dans ce caveau gisaient souvenirs et rancœurs,
Suprême illusion — chimère décevante,
Comme des morts que nul n'a suivi de ses pleurs;
Et les coups de poignard qui leur saignaient au cœur
Me faisaient frissonner d'horreur et d'épouvante.

Ah! dans ce moment même, et sous la grande nuit
Qui sur mille douleurs ouvrait ses larges ailes,
Plus d'un, que le sommeil dès longtemps avait fui,
Promenait sur la plage un amoureux ennui
Et regardait briller les étoiles cruelles.

Peut-être pleurait-il, et, tourné vers la mer,
Laissait couler les pleurs sur sa face pâlie
Avec la volupté d'un mal longtemps souffert;
Mais moi, quels pleurs pourraient tomber dans mon enfer,
Et quelle volupté dans ma mélancolie?

Moi-même, j'ai tué mon cœur! Pourrais-je donc,
Brusquement repenti, par cette nuit sublime
Qui me fait plus souffrir de mon morne abandon,
Évoquer un fantôme et demander pardon
A ma jeunesse morte, — et morte par mon crime?

*
* *

La nuit commençait à pâlir,
Craintive — on l'eût dite pâmée,
Comme, entendant la voix aimée,
Une vierge se sent mourir.

Et vers sa demeure emperlée,
Jetant un sourire d'argent
La lune, d'un pied diligent,
Avait fui, charmante et voilée.

Nous étions bien loin des maisons
Où l'on rit et pleure, où l'on aime, —
Voguant, sans un adieu suprême,
Là-bas, vers les grands horizons.

Bien loin de la cendre glacée
De tous les souvenirs éteints
Qui, légère, au vent des matins
En tournant s'était dispersée.

Et les rameurs ne chantaient pas;
Nous allions, la voile gonflée,
Sous la grande voûte étoilée,
Sans savoir où, toujours là-bas...

Et cependant qu'à pleine voile
S'enfuyait le svelte bateau,
Je me roulai dans mon manteau
Et je dormis sous les étoiles.

XXIV.

L'océan qui roule sa plainte
A travers l'abîme des cieux
Est comme un grand verre d'absinthe
Qui tenterait la soif des dieux.

Il clapote, verdâtre et sale,
Dans son enceinte de rochers
Que l'onde, l'air et la rafale
Ont inutilement rongés.

Malgré ton écœurante écume,
O coupe des désespérés,
Bien des cœurs dans ton amertume
Se sont déjà désaltérés.

Plus d'un dont le destin sévère
Avait torturé le cerveau
Est demeuré au fond du verre
Dans une fraîcheur de tombeau.

Tous ceux qui dans la coupe immense
Ont bu, sont tombés ivres-morts,
Mais ton indicible clémence
Les a délivrés du remords.

*
* *

Quant à moi, faible cœur qu'agite
Je ne sais quel espoir sans but,
En face de la mer j'hésite
Comme un qui n'aurait jamais bu.

Rien qu'à la voir, je me sens ivre
D'un insatiable désir;
Mais j'ai la lâcheté de vivre
Tout en souhaitant de mourir.

*
* *

Je m'en irai, la face pâle,
Rôder sur ton immensité
Qui parfois — miroitante opale —
Garde un sourire de l'été.

Mais j'aimerai surtout l'abîme
Quand il sera sinistre et vert,
Et qu'au loin le grand ciel sublime
Sera le ciel blafard d'hiver.

Et je froncerai les narines
Afin d'aspirer à longs traits
Ces amères odeurs marines
Qui passent dans un souffle frais.

Comme une bête carnassière
Tu subiras l'orgueil humain,
O gouffre! et moi, sur ta crinière —
Tremblant — je passerai ma main.

Et, cloué au pont par la crainte,
Du moins sans but je flotterai
Sur l'océan couleur d'absinthe
Où ma raison aura sombré.

XXV.

L'ART

J'irai bien loin, bien loin, fendant l'écume blanche,
Avec un compagnon sinistre à mon côté
Qui chaque nuit viendra me tirer par la manche
Et qui me laissera dans l'ombre épouvanté.

La joyeuse espérance a fui loin de mon âme;
Je sais que notre amour, dans sa tombe endormi,
Est tourné vers la mer et battu par la lame,
Et qu'il est solitaire et que le vent gémit.

Je me souviens qu'après le deuil de ma jeunesse,
Pris d'une passion invincible, j'ai cru
Trouver en la nature une immense tendresse
Et qu'elle, en ma douleur, ne m'a point secouru.

Mais toujours près de moi comme un spectre livide
Le sombre compagnon me regarde ; et sitôt
Que je vais pleurer, triste à me sentir si vide,
Il me frappe au visage et me dit : *memento !*

Je ne suis jamais seul. Si mon ennui sans borne
Est prêt à m'inonder, lui, de son maigre doigt
Il me montre une page inachevée, et morne
Me répète sans fin : Travaille, et souviens-toi.

Ah ! je te comprends bien, frère bizarre et triste
Qui m'accompagneras jusqu'au seuil du tombeau ;
C'est inutilement que mon cœur te résiste,
Je subis à jamais le vertige du beau.

Ton nom est l'art divin, l'art éternel, ô frère
Qui ne me laisses pas dormir ! c'est l'art jaloux
Qui me fait exhumer de leur froide poussière
Tant de lettres d'amour et de gais rendez-vous ;

Qui me force, mourant, à revivre ma vie,
A redire, impassible et sans pleurs dans la voix,
L'histoire de mon cœur et ma peine infinie
Aussi paisiblement qu'un oiseau dans les bois.

XXVI.

Nous portons les flambeaux qui doivent luire au monde,
Aussi nous finissons par nous brûler les doigts;
Et, pour admettre tous les rêves à la fois,
Nous nous ouvrons au flanc une entaille profonde.

Il nous faut affronter l'ouragan noir qui gronde,
Pour entendre vibrer la grande âme des bois;
Aux lueurs des éclairs déchirant les airs froids,
Dans le sombre océan il faut jeter la sonde.

Quand orgueilleusement nous regardons les cieux,
Le vautour du destin vient nous fouiller les yeux,
Et sanglants, nous roulons en criant sur l'arène.

Il faut souffrir bien plus pour paraître vainqueur;
Moi, ce pauvre lambeau de pourpre que je traîne,
Je l'ai teint dans le sang le plus pur de mon cœur.

XXVII.

POUR LE JOUR DES MORTS

C'est l'automne : buvons à la santé des morts.
Ou bien, s'ils sont heureux, s'ils dorment sous la terre
Un éternel sommeil dans l'ombre du mystère,
A la santé de nos amours, vivants ou morts!

Pour ces amours défunts faut-il que l'on s'émeuve?
Il n'en reste pas plus que d'un verre de vin.
Or, frileuse, et songeant au renouveau divin,
La terre s'enveloppe en sa robe de veuve.

Buvons au temps fatal qui ne revient jamais,
Et qui dort, embaumé, froid comme une momie.
O toi qui me parlais d'amour, chère endormie!
Ne me réveille pas — laisse-moi boire en paix.

XXVIII.

Hélas! il est trop vrai, le temps seul est vainqueur
Et nous pouvons survivre à la passion morte.
En dépit de l'élan qui souvent nous emporte,
Nous avons le cerveau plus puissant que le cœur.

L'égoïsme éternel, roi féroce du monde,
Voit tomber à ses pieds tous nos rêves brisés...
Qui sait ce que le vent a fait des longs baisers
Qu'il nous prit, une nuit énervante et féconde?

Pourtant, je me souviens encor. — Le sombre ciel
M'a vu lever vers lui des mains désespérées,
Quand, l'esprit débordant de visions sacrées,
J'écoutais palpiter l'amour universel.

Je rêvais l'harmonie immortelle et divine,
Je voulais qu'une voix se levât dans la nuit,
Qu'une forme apparût et soudain m'éblouît
Et que ce cœur gonflé me brisât la poitrine!

Mais depuis, j'ai compris. L'impassible univers
S'est réveillé, superbe et revêtu de gloire,
Flagellant sans pitié de son chant de victoire
Tous les plaisirs tentés et tous les maux soufferts.

Et cette vision m'a bien suffi. Je tire
Entre la vie et moi le rideau de l'oubli;
Je vivrai désormais comme un enseveli
Sans que l'espoir en moi puisse une fois sourire.

Et je me construirai je ne sais quel château
Que hantera le spectre épouvantable et triste
Du souvenir glacé qui se dresse, et persiste
A jeter sur mon front l'ombre de son manteau.

L'illusion, l'amour des choses entrevues,
La beauté de la vie épanouie un jour
Dans quelque œuvre pourront revivre tour à tour
Et flamboyer pour moi de leurs splendeurs perdues.

Et que m'importerait d'avoir été vaincu
Par mon âme impuissante et sitôt assouvie,
Si je pouvais renaître et composer ma vie
Avec le souvenir de ce que j'ai vécu?

XXIX.

Les mendiants sans pain qui vont vendant des fleurs
Sont tes pareils, poëte, amoureux de la vie
Qui n'en as rien que l'ombre, et dont la vaine envie
Trouve dans sa grandeur de plus grandes douleurs.

Ces roses de plaisir aux joyeuses couleurs,
Tu ne peux les porter à ta lèvre ravie;
D'un éternel souci ton âme poursuivie
N'a pas la liberté du sourire et des pleurs.

Va, pauvre charlatan, sur les places publiques;
Fais des strophes en deuil pour les mélancoliques
Et des sonnets musqués pour ceux qui font leur cour.

Allons, rugis d'horreur, tressaille d'allégresse!
Mais ton cœur ne sent rien, l'art t'a pris ta jeunesse,
Et l'amour de l'amour ne donne pas l'amour.

XXX.

Vin de topaze, d'or, de rubis, d'améthyste,
O recours éternel des désespoirs humains!
Je t'appelle, je prends la bouteille à deux mains :
Coule dans ma poitrine, ô vin joyeux ou triste!

Va-t'en jusqu'à mon cœur, mon lamentable cœur,
Berce-le dans tes flots, tant mieux si tu le noies!
Et fais chanter en moi le souvenir des joies
Dont m'emplissait jadis ta puissante liqueur.

Monte jusqu'à ma tête, et que ma tête flambe;
Fais comme deux charbons étinceler mes yeux;
Donne-moi la folie et l'ivresse des dieux,
Que je puisse hurler un dernier dithyrambe.

Je suis triste à mourir, triste comme la nuit.
Mais n'es-tu pas le fils de l'ardente lumière?
Rends-moi donc ma jeunesse et ma force première,
Chasse le cauchemar qui toujours me poursuit.

Coule à flots, resplendis dans le cristal des verres,
Que les verres choqués sonnent joyeusement;
Et que mon front s'empourpre à ton rayonnement,
O vin, dernier recours des humaines misères!

XXXI.

Je suis donc enfermé dans cette étroite chambre.
J'ai vu les ciels lointains dont le bleu velouté
S'empourprait au couchant glorieux de septembre,
Et la houle des mers sans fin m'a ballotté.

Mes rêves ont marché comme des hommes ivres,
Je n'ai plus d'espérance et je n'ai plus d'amour!
Ici j'ai retrouvé des plumes et des livres,
Mais nul baiser de paix n'a fêté mon retour.

O nature, chimère atroce et décevante!
Comme une perle, j'ai cherché ce Dieu rêvé :
Mais je suis revenu tout pâle d'épouvante,
Car j'ai fouillé le gouffre et je n'ai rien trouvé.

Je croyais, ô nature indiciblement belle,
Que tu me bercerais dans tes bras jour et nuit,
Et j'entendais ta voix — car ta voix nous appelle
Pour nous laisser mourir de douleur et d'ennui.

Tu sais que j'ai saigné d'une large blessure,
Et je te demandais le sommeil et l'oubli!
Mais j'aurais mieux aimé, marâtre, sois-en sûre,
Me coucher au tombeau que d'entrer dans ton lit.

Enfin, tant pis. J'ai vu des prés, des bois, des roses,
J'ai vu rouler la mer, et la terre fleurir :
Mais je n'ai jamais vu que d'insensibles choses
Dont l'âme était partie, et vivant pour mourir.

XXXII.

Adieu la mer! je suis repris
Par les sombres flots de Paris,
Aussi morne, aussi monotone.
O soleils couchants, les derniers
Dont notre œil ébloui s'étonne!
Au vent furieux de l'automne
Se tordent les grands marronniers.

Sur ma main appuyant mes tempes
A la fauve clarté des lampes,
Feuilletant bouquins, manuscrits,
Grimoires d'un âge effroyable
Et dont les rats se sont nourris,
J'ai l'air d'appeler des esprits
Et de vendre mon âme au diable.

Il ne viendra pas : travaillons.
J'étoufferai sous les bâillons
La voix de mon désir qui crie.
L'amour humain, l'amour divin,
Tout m'a menti, — hier fleurie,
Ma rose d'amour est flétrie —
J'ai vidé mon verre de vin.

Puisque l'amour est périssable,
Qu'il fuit comme des grains de sable
Entre les doigts des amoureux ;
Et puisque la beauté des choses,
Insensible, lasse nos vœux,
Et jette à peine en nos cheveux
Deux ou trois pétales de roses,

O muse au front sévère et doux,
Je veux te jurer à genoux
Un amour pieux et fidèle ;
Les yeux fermés — car le ciel bleu
Pour rêver, pour aimer m'appelle —
En cherchant la gloire immortelle
J'aurai l'air immortel pour Dieu !

XXXII.

Adieu la mer ! je suis repris
Par les sombres flots de Paris.
Aussi morne, aussi monotone.
O soleils couchants, les derniers
Dont notre œil ébloui s'étonne !
Au vent furieux de l'automne
Se tordent les grands marronniers.

Sur ma main [illegible]
À la [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Il ne viendra pas : travaillons.
J'étoufferai sous les bâillons
La voix de mon désir qui crie.
L'amour humain, l'amour divin,
Tout m'a menti. — Hier fleurie,
Ma rose d'amour est flétrie —
J'ai vidé mon verre de vin.

Puisque l'amour est périssable,
Qu'il fuit comme des grains de sable
Entre les doigts des amoureux ;
Puisque la beauté des choses
Et [illegible], laissez nos vœux,
[illegible]
Et [illegible] à peine en nos cheveux
Deux ou trois pétales de roses.

[illegible] doux,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

XXXIII.

Oui, pour Dieu. Je ferai palpiter dans les cieux
Les étoiles, ainsi que des yeux de lumière,
Et, pâle de tristesse et le front soucieux,
La lune versera des larmes sur la terre.

Les arbres sauront bien que sous l'ombrage épais
De leurs rameaux tendus pour bénir de beaux couples
L'amour trouve toujours le silence et la paix,
Et les gazons seront merveilleusement souples.

Vous sentant déchirer, pâquerettes des champs,
Vous ne vous plaindrez pas et vous serez charmées :
Les doigts des femmes sont aussi doux que méchants,
Ne leur en voulez pas de se vouloir aimées!

Le soleil sourira sur le monde ébloui !
Et la mer, miroitant comme une immense armure,
Pleine de diamants et se tournant vers lui,
Laissera s'échapper son âme en un murmure.

*
* *

Dans ma pensée à moi, qui ne veut s'enfermer
Dans la réalité qui l'étouffe, les choses
Se laisseront de haine ou d'amour enflammer,
Et l'univers, parmi tant de métamorphoses,
S'écoutera marcher, respirer, vivre, aimer.

Qu'importe que ce Dieu, que cette âme du monde
Ne soit qu'un songe et qu'une immense vanité,
Et que roulant dans une obscurité profonde,
La terre flotte ainsi qu'un vaisseau ballotté
Sur une mer où nul n'a pu jeter la sonde?

Est-il vrai que ce Dieu n'est qu'un espoir déçu?
Car la foi l'abandonne, et la raison le nie.
Mais ce rêve divin que tous nous avons eu,
Ce symbole d'amour, de beauté, d'harmonie,
Il existe depuis qu'un cerveau l'a conçu.

Le monde n'en sait rien, soit! au hasard poussée
La fleur embaume et n'en sait rien; le ciel sacré
Ignore sa splendeur, et la mer apaisée
N'a jamais soupiré d'amour... Mais je mettrai
En tout ce que je vois mon âme et ma pensée.

Matière déchaînée, air, océan ou feu,
Va, précipite-toi comme un taureau qui meugle!
Sois le sombre chaos ou le riant ciel bleu;
O monde, malgré toi, monde sourd, monde aveugle,
Je te ferai vivant et je te ferai Dieu!

XXXIV.

ÉPILOGUE

Plein d'espoir, affamé d'un plus large horizon,
J'ai traversé le monde. O forêts séculaires,
Dans l'âme épouvanté, j'ai scruté vos mystères,
Et vos enchantements ont troublé ma raison.

Comme une chèvre, au flanc des roches escarpées,
Je me tenais debout, les bras tendus aux cieux :
Dans le couchant j'ai vu des guerriers furieux
Qui brandissaient en l'air leurs sanglantes épées.

Des hommes dans le vent hurlaient échevelés,
Des sorcières passaient et chevauchaient les nues,
Et quand le soir tombait plein d'horreurs inconnues,
Un souffle m'enlevait jusqu'aux cieux étoilés.

La mer avait des voix terribles et profondes
Qui me bouleversaient et me faisaient pâlir ;
Dans des rêves sans fin je me sentais mourir
Et je roulais parmi le tourbillon des ondes.

J'avais saisi le verre à mes lèvres tendu ;
Je buvais, chancelant d'une ivresse sublime, —
Et la nature était un effrayant abîme
Sur lequel se penchait mon esprit éperdu.

*
* *

Ah ! quand mon cœur blessé d'une douleur cruelle,
Se sentant las d'aimer pour la première fois,
S'était réfugié vers sa mère immortelle
Croyant trouver la paix à l'ombre des grands bois,

Il ne se doutait pas que tant de solitude
Épuiserait sa vie et le dessécherait,
Et le rendrait pareil aux arbres noirs et rudes
Quand la dent de l'hiver a mordu la forêt.

Il ne comprenait pas que l'âme tout entière
S'absorbe au sein profond des choses, que les cieux
Emplissent nos regards d'une telle lumière
Que rien n'existe plus devant nos faibles yeux.

Et lorsque, fatigué d'errer comme un fantôme
Sur l'eau silencieuse et sur les monts déserts,
Les yeux en vain tournés vers l'immuable dôme
Les bras en vain tendus dans le vide des airs,

J'ai voulu reposer mon front sur la poitrine
D'un être qui m'aimât et qui pût me parler,
Je n'ai vu devant moi qu'une splendeur divine,
Qu'un sourire infini qui ne peut consoler.

*
* *

Que devenir, puisque la vie
N'était point lasse de fleurir,
Et puisque ma chair assouvie
Ne pouvait même plus souffrir?

J'ai fui loin des bois solitaires
Dont le parfum m'est un poison
Et des sentiers pleins de mystères
Qui m'ont égaré la raison.

Je suis revenu vers les foules
A l'étourdissante clameur
Qui sait, mieux que le bruit des houles,
Étouffer les cris de douleur.

Mais la ville m'était déserte!
Les femmes passaient et riaient,
Et du fond de leur tombe ouverte
Mes vieux souvenirs s'écriaient :

« Laisse la jeunesse enivrée
Saluer la gloire du jour,
Toute ta joie est enterrée
Sous les débris du vieil amour. »

Quelle tristesse et quel silence!
J'ai dépensé tout mon matin
A remuer sans espérance
Les cendres d'un amour éteint.

Et pourtant, dois-je le maudire?
Pourquoi l'ai-je tant blasphémé,
Si je vois quelquefois sourire
Le fantôme du temps aimé?

Ce n'est pour moi qu'un rêve étrange
Qui traverse mes sombres nuits,
Mais le rayonnement d'un ange
A laissé mes yeux éblouis,

J'aime encor les nuits sans pareilles
Et les soirs pleins d'enchantements
Où résonnait à mon oreille
La musique de nos serments.

Tendresse de la femme aimée
Qui m'enchaînait près de son cœur
Dans une étreinte parfumée,
Ton souvenir reste vainqueur!

Et toi, grand océan sublime,
Mouvante lumière des flots,
Vagues énormes dont la cime
Lançait au ciel les malelots,

Ce que j'ai dépensé de vie
De souffrance et de plaisir fou,
Double chimère poursuivie,
Vous m'avez tout pris — gardez tout!

Défunt amour, sans épouvante
Je descendrai dans ton caveau;
O mer, qu'il éclaire ou qu'il vente,
Je te serai toujours dévot.

Et vous serez mes deux idoles,
Parce que j'ai vers vous lancé
Mes rêves comme des gondoles
Au clair de lune du passé.

FIN.

TABLE

LA FLEUR DES EAUX.

LA MORT DE L'AMOUR.

L'AMOUR DIVIN.

FIN DE LA TABLE.

71687-A

642-

43 Cedar St

~~44~~